Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 42 — 21 octobre 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

PROCÈS CONTRE les jeunes libertaires en Espagne

NOUS savons aujourd'hui quelle a été l'issue donnée par la « justice » franquiste aux deux premiers procès contre les jeunes libertaires arrêtés par la Police à Barcelone et à Madrid.

Jorge Conill Valls et Julio Moreno Biedma ont été condamnés à 30 ans de prison et leurs amis à 20 et 25 ans. Devant la protestation internationale, au moment où le franquisme se voyait obligé de montrer sa férocité, il a préféré ne pas tuer...

Il y a d'autres procès en perspective, à Madrid et à Barcelone. Il y a des détenus de la C.N.T. à Saragosse, à Valladolid, à Vigo, sans compter ceux du Front de Libération Populaire, du parti socialiste, du parti communiste, sans compter les jeunes basques, qui remplissent les prisons franquistes.

D'autres procès vont avoir lieu. D'autres condamnations sont à craindre. Le régime, probablement, n'osera pas tuer. Mais réfléchissons un peu sur le crime que représente enfermer pour toujours, ou pour de très longues années, des hommes en pleine jeunesse. Selon la formule de la condamnation, ils pourront bénéficier d'une réduction de peine ou non. Mais, même si ces réductions de peine leur sont octroyées, elles n'entrent en jeu qu'après de longues années de prison.

Presque tous les jeunes condamnés, sortent malades, tuberculeux pour la plupart. Ce sont des existences fauchées en plein essor. Seule la chute du régime, pourra les sauver et les rendre à la vie et à la liberté.

Pensons, par exemple, à Conill Valls. Jeune étudiant, il avait fait déjà deux années de licence. Avec deux années de plus, il aurait été professeur. Pourtant, son avenir s'est trouvé totalement détruit par l'œuvre criminelle du franquisme, qui tente et veut étouffer dans l'œuf l'action de la jeunesse, de n'importe quel parti opposé et de n'importe quelle organisation.

D'autres jeunes ouvriers et d'autres étudiants ont été arrêtés. Pour eux aussi des jours d'angoisse s'ouvriront sur de longues années de bagne... s'ils sont suffisamment chanceux pour éviter le pire : la mort.

Qu'ont-ils fait ? Rien. La Police n'a aucune preuve pour les faire condamner. Les prétextes : des explosions, que firent beaucoup de bruit, mais peu de dégâts, çà et là. Des manifestations de protestation contre la répression qui était appliquée aux mineurs des Asturies. Des manifestations de protestation contre le régime, mais qui n'ont fait AUCUNE VICTIME.

Qu'importe ! Le franquisme, qui aujourd'hui n'ose pas les tuer, parce qu'il ne peut affronter les forces ouvrières et politiques internationales, l'opinion publique de l'Europe et de l'Amérique, les arrête, les enferme et décapite ainsi une opposition dangereuse, parce que peu connue, parce que jeune, dynamique, parce que capable d'héroïsme et d'enthousiasme.

Les jeunes ouvriers incarcérés sont le complément de cette action des jeunes étudiants. Ils répresentent un apport de forces neuves à la lutte contre la dictature. Et il faut en finir avec eux. Les déportations, aux Asturies et au Pays Basque, les arrestations, sous des prétextes divers, se multiplient un peu partout.

Les événements mêmes de Catalogne, les inondations, le deuil qui s'abat sur tout un peuple, servent Franco. Noyé dans la vague de malheur et de désespoir, le sort de ces jeunes gens passe presque inaperçu. Barcelone, éprouvée par une telle catastrophe, n'a que faire de la douleur de ces quelques familles, qui ont perdu, elles aussi, leurs enfants, qui ont vu leurs fils partir, emmenés par la Police, vers la prison ou vers la mort. Le monstre peut agir encore plus impunément.

D'autre part, le monde, ce monde qui est au delà des Pyrénées, est chaque jour sollicité par de nouveaux drames, de nouveaux problèmes. Notre capacité d'intérêt, ou d'émotion est aujourd'hui tellement émoussée ! Par une simple politique d'hypocrite mansuétude, Franco arrive à désamorcer toutes les protestations, toute l'indignation mondiale. Mais regardez-moi donc ! Je suis tout pitié, je suis tout compréhension, tout générosité ! Et après on vous parlera, pauvres naïfs, de ma férocité !

Et un soupir de soulagement soulève les poitrines, quand on apprend qu'un jeune homme de 24 ans, qu'un autre de 25, qui avaient tout l'avenir devant eux, regardent se fermer, pour trente ans, les portes du bagne, quand des jeunes de 26 et 30 ans, voient leur jeunesse saccagée.

Quelle honte ! On voudrait hurler de dégoût, de rage et de chagrin !

MONNAIE D'ÉCHANGE

Le vendredi 5 octobre dernier, le peuple de Paris était appelé à manifester dans un meeting rue de Lancry contre la condamnation à mort, en Espagne, du jeune militant libertaire Jorge Conill Valls, âgé de 24 ans. Des affiches avaient couvert les murs, notre presse avait annoncé le meeting.

Il était 21 heures quand je sortis du métro Jacques-Bonsergent. Et immédiatement je constatai quelque chose d'insolite : des agents de police se tenaient en faction à l'angle de la rue de Lancry et de la rue du Château-d'Eau, interpellant parfois les gens qui arrivaient ; et devant la salle de réunion, au n° 10, je vis un piquet de gardiens de la paix, ainsi qu'une voiture de police où la radio fonctionnait.

A l'autre extrémité de la rue, là où elle débouche sur la rue René-Boulanger, il y avait tout un groupe d'agents qui ne laissaient passer les gens qu'après leur avoir posé des questions. Je revins alors boulevard Magenta. Là, une vingtaine de personnes stationnaient, parlant calmement en espagnol.

Je m'adressai à un des hommes : « Est-ce que la réunion est interdite ? — Oui, me répondit-il, mais nous n'en savons pas la raison ».

La raison ? J'émis la supposition que les coquetteries entre gouvernants de Madrid et de Paris pouvaient expliquer la mesure. Et mon interlocuteur reconnut que cela était vraisemblable : l'O.A.S. réfugiée là-bas, les républicains espagnols exilés ici, donnant donnant... Un prêté pour un rendu. Echange de « bons » procédés !

Je me permis d'observer toutefois que rien n'était plus immoral, dans une république, que de tenir la balance égale entre ceux qui ont défendu la démocratie et ceux qui voudraient la supprimer. A quoi mon interlocuteur répondit :

« Cela, c'est un commentaire, et nous ne faisons pas de commentaire. »

Il ne me connaissait pas, nous étions là à discuter en plein air à quelques mètres des policiers... Rien ne lui prouvait que je n'étais pas un agent provocateur, et je ne lui en veux nullement de sa prudence : on ne se méfie jamais trop. Je me bornai à dire : « Moi, le commentaire, je le fais ».

Et lui, à voix basse, ajouta : « Et moi aussi, bien entendu ».

Ainsi, il a été impossible, dans la France de 1962, de défendre la vie d'un anarchiste espagnol. Si l'on ose se souvenir du mouvement qu'y souleva autrefois l'affaire Sacco-Vanzetti, de l'action menée en faveur de tant de militants que menaçaient les régimes totalitaires, on ne peut que soupirer : quelle chute !

« Peuple de Paris, tu le sauveras ! » Tel était l'appel figurant sur la pathétique affiche où se lisaient les noms d'orateurs de plusieurs organisations, parmi lesquelles la C.N.T., la Fédération anarchiste et la Ligue des Droits de l'Homme. Hélas !

Croit-on que la liberté est gagnante dans ce marché de dupes qui consiste à brimer en France ses plus ardents défenseurs sous prétexte d'obtenir en contre-partie d'illusoires mesures du fascisme espagnol contre les activistes français qui lui ont demandé asile ?

Ces derniers, dira-t-on, ne tiennent pas de meeting à Madrid pour demander la grâce de Jouhaud, et s'ils voulaient le faire, Franco les en empêcherait. Un tel argument montre qu'on se place uniquement sur le plan diplomatique de la raison d'Etat. Nous nous plaçons, nous, sur celui de principes qui n'admettent pas d'équivalence entre la dictature et la résistance, entre le crime régnant d'hier et le droit qui vaincra demain.

P.-V. BERTHIER.

SOUVENANCES

Après avoir lu la protestation datée du 29 août 1962 qui, de Genève la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen présente, je juge utile de disserter sur de tels faits.

Que d'autres protestations, en différents pays ont été présentées, cela dénote que malgré l'écoulement du temps et le changement du personnel dans les polices de ces pays, les méthodes arbitraires de ces organisations ne changent guère.

Il suffit, pour différentes raisons, de ne pas plaire à des autorités policières pour que des individualités étrangères à un pays soient refoulés hors de ce pays et même que des mesures d'expulsion administratives, sans jugement, soient prises.

Les refoulements sont opérés régulièrement aux différentes frontières des pays, à certains jours fixes; les victimes sont généralement beaucoup de vagabonds, dont les ressources sont plutôt inexistantes et d'autres personnes qui ont négligé de se présenter aux autorités, même si légalement elles n'avaient rien à se reprocher. Le personnel policier des différents pays connaissent les jours de refoulement opérés et les arrestations succèdent aux arrestations, d'où, surtout pour les vagabonds, ils sont des piliers de prison. Mais ces refoulements n'entraînent pas l'interdiction de revenir dans les pays, selon les circonstances plus favorables et un certain délai.

Pour les expulsions administratives, pratiquées par les autorités policières, cela est plus grave, quoique aussi arbitraire que les refoulements.

Ces expulsions sont, surtout, prises contre ceux qui s'intéressent au mouvement social, soit de gauche, soit de droite. Surtout de gauche, car ceux de droite étant généralement aisés, avec leur argent qui leur facilite des complicités, ils risquent plus facilement de passer entre les mailles. Mais alors les militants de gauche et surtout d'extrême-gauche dont l'internationalisme est facile à déceler, sont une prise assez facile pour les autorités policières.

Et celà se pratique par trop souvent, même où les autorités gouvernementales et policières se prétendent hospitalières. Drôle d'hospitalité ! Pour la France, combien de protestations en différentes périodes ont été présentées. Pour la Suisse, où la démocratie est citée en exemple et où l'hospitalité s'exerce d'autant mieux que l'on est fortuné, les autorités policières qui se présentent avec une certaine civilité, ne tiennent guère compte des droits démocratiques ; l'auteur de ces lignes connait des exemples qui sont fusion et cela en diverses périodes.

Bravo ! tout de même à la Ligue Suisse des Droits de l'Homme et du Citoyen, pour la poursuite et la réalisation de l'Humanisme.

CYRANO.

SECRETARIAT D'ETAT POUR LES REFUGIES

O. F. P. R. A.

Décret n° 62-1049 du 4 septembre 1962 portant règlement d'administration publique pour l'application à certains étrangers de la loi n° 61-1439 du 26 décembre 1961 relative à l'accueil et à la réinstallation des Français d'Outre-Mer.

⁂

Le Premier Ministre,

Sur le rapport du Ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, du Ministre d'Etat chargé des affaires algériennes, du Ministre des finances et des affaires économiques, du Ministre du travail, du Ministre de la santé publique et de la population et du Secrétaire d'Etat aux rapatriés.

Vu la loi n°61-1439 du 26 décembre 1961, et notamment l'alinéa 2 de son article 3 aux termes duquel « un règlement d'administration publique fixera les conditions selon lesquelles pourront bénéficier de certaines, ou de la totalité des mesures prévues par la présente loi, des étrangers dont l'activité ou le dévouement justifient cette extension et qui s'établissent sur le territoire de la République française ».

Le Conseil d'Etat entendu,

DECRETE

Art. 1er. — Les étrangers qui ont dû ou estimé devoir quitter, par suite d'évènements politiques, un territoire où ils étaient établis et qui était antérieurement placé sous la souveraineté, le protectorat ou la tutelle de la France, ainsi que ceux qui, même avant le scrutin d'autodétermination, ont dans les mêmes conditions quitté l'Algérie, peuvent bénéficier de certaines ou de la totalité des mesures prévues par la loi n° 61-1439 du 26 décembre 1961 s'ils remplissent l'une des conditions prévues à l'article 2 ci-dessous.

Art. 2. — Les étrangers visés à l'article 1er doivent entrer dans une des catégories suivantes :

1°) Avoir accomplir effectivement dans l'armée française le temps de service actif correspondant aux obligations de leur classe d'âge ;

2°) Avoir servi pendant cinq ans dans l'armée française ou avoir, en temps de guerre, contracté un engagement volontaire dans les armées françaises ou alliées ;

3°) Avoir, en temps de guerre, servi dans l'armée française et s'être vu reconnaître la qualité de combattant conformément aux règlements en vigueur ;

4°) Avoir perdu un descendant, un ascendant ou son conjoint mort pour la France ;

5°) Avoir fait preuve de dévouement à l'égard de la France, ou lui avoir rendu des services exceptionnels.

Art. 3. — Une commission dont la composition est fixée par un arrêté conjoint des ministres et secré-

(Suite en page 2.)

Les étudiants romains manifestent leur sympathie

à l'égard des jeunes libertaires condamnés en Espagne

Nous reproduisons de « La Dépêche », de Toulouse, du 11 octobre (Edition bleue) :

« L'ouverture du Concile œcuménique n'a pas calmé les esprits de la bouillante jeunesse estudiantine romaine, au point de s'inspirer en toute circonstance des conseils de modération et d'indulgence prodigués par les princes de l'Eglise. Pour prouver leur sympathie aux étudiants espagnols (dont trois viennent d'être sévèrement condamnés par le régime franquiste), les étudiants romains sont allés manifester devant l'ambassade espagnole.»

Ce compte-rendu est inséré au pied d'un cliché, montrant les policiers romains en train d'embarquer dans un car des jeunes gens et des jeunes filles qui avaient pris part à la manifestation.

Bravo pour les jeunes étudiants romains ! Bonne ouverture du Concile œcuménique !

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

CARNAVAL SINIESTRO

TODOS los hombres del franquismo se han cubierto el semblante de mansedumbre, de emoción y de piedad. Vedlos uno a uno. Muñoz Grandes primero, consolando madres y viudas, abrazando niños y viejos en los pueblos asolados por las inundaciones. Luego Solís Ruiz y los otros ministros franquistas, paseando entre el barro de los pueblos que emergían de las aguas, prodigando las palabras consoladoras. Por último el Caudillo, ADOPTANDO los pueblos siniestrados, continuando la comedia de la emoción y de la piedad, declarándose padre de todos, de corazón tan inmenso que todo el mundo cabe en él.

Después de esta comedia, ha venido la otra.

Cuando se han visto sumergidos en la oleada de las protestas y de las reclamaciones, pidiendo la vida de Conill Valls; cuando han llovido los telegramas y hombres de múltiples y diversas significaciones se han dirigido a Franco protestando por la condena y pidiendo la vida del joven estudiante, con la máscara puesta ha surgido Castiella, diciendo melosamente:

—¡Pero, señores, les han engañado a ustedes! ¡Si Conill Valls no ha sido nunca condenado a muerte!

No, en efecto. El Consejo de guerra que le juzgara no le condenó a muerte. Pero no es menos cierto que el Capitán General de Cataluña, que representa a Franco y a su gobierno, desintió de la sentencia, considerando que 30 años, 20 años y 17 años de cárcel para tres jóvenes que nada habían hecho, eran poco, exigiendo para Jorge Conill la muerte. Y que un nuevo Consejo de guerra se ha celebrado en Madrid para juzgarles. Consejo de guerra que, si no ha dado gusto al Capitán General de Cataluña, es porque, ante el clamor levantado y las presiones ejercidas, el franquismo, en unos momentos en que no le conviene mostrar su faz sangrienta, ha preferido evitar la prueba de fuerza.

Castiella, siempre con la máscara puesta, ha dicho al cardenal Montini, que expresó su protesta ante los procedimientos utilizados «en un país católico» (¿por qué protesta Su Eminencia? ¿Acaso esos procedimientos no han sido los utilizados por el franquismo durante 25 años, con la bendición de la Iglesia?): ¡Su buena fe ha sido sorprendida! ¡El joven Conill Valls jamás ha sido condenado a muerte!

¡Qué siniestra mascarada! Precipitadamente, por los mismos días, otro Consejo sumarísimo ha condenado a 30 años más al joven Julio Moreno Biedma en Madrid, cargándole la responsabilidad de otras explosiones de artefactos, sin prueba alguna, sin base alguna de culpabilidad.

Con la misma sonrisa melosa, con la misma máscara encubriendo los mismos semblantes crispados por el odio, los hombres del franquismo repetirán a diestro y siniestro: ¿Ven ustedes? Aquí no se mata! Aquí se observan todas las reglas del juego jurídico. Se aplica la ley, pero con mansedumbre, sin ningún deseo sanguinario.

Las sombras de todos los que han ido muriendo en el Campo de la Bota, de Barcelona, en los años 1947, 48, 50, 51 y siguientes, del joven ejecutado aún en marzo de 1960, deben rondar en torno a El Pardo.

¿Por qué no mata ahora el franquismo? Porque no puede. Porque necesita continuar la comedia de la DEMOCRATIZACION, de la EVOLUCION del sistema. Porque necesita entrar en el Mercado Común, necesita la integración a Europa. Porque no puede aislarse nuevamente en su ferocidad orgullosa. Porque, si por un lado busca la manera de decapitar a la oposición, por otra quiere hacerlo con habilidad y con elegancia.

Si la vida de Conill Valls no hubiese suscitado agitación internacional, protestas y reclamaciones, Conill Valls hubiera sido fusilado, como lo fué en marzo de 1960 Abad Donoso. Este, desligado de la solidaridad activa de organizaciones con prestigio, fué literalmente abandonado a su suerte, y el franquismo sació en él su inextinguible sed de sangre. Sin embargo, los actos que se le atribuyeron tampoco habían hecho otras víctimas que un muchacho muerto por el propio artefacto que llevaba.

No. Arrojen su máscara los hombres del franquismo y atrévanse a mirar la verdad de frente. Nada ha cambiado en España. El régimen es tan feroz hoy como en 1939 y en 1960. Lo que ha cambiado es la situación del mundo y las conveniencias del franquismo.

Pero, ¡ay del día en que, de nuevo recobradas o adquiridas las posiciones que hoy ambicionan, Franco y sus hombres tengan de nuevo las manos libres! Aquellos que osarán enfrentarse con sus intereses y sus privilegios encontrarán ante ellos el mismo semblante cruel e inmisericorde.

Hora es ya de que esa mascarada cese. Que nadie se llame a engaño y que, de una vez para siempre, esa vergüenza para el mundo occidental termine.

Federica MONTSENY

Libres opiniones

POR EL ANARQUISMO

Se ha dicho, se ha repetido, que el ser anarquista es cosa de sensibilidad. Es algo que se siente; que tras de haberse asimilado, late en lo íntimo de nuestro ser y nos determina a obrar, acordes con estas concepciones a las que se les denomina **principios.** Hace ya años, un pensador de intenso sentir liberal: Agustín Hamon, escribió une «Psicología del anarquista socialista». Era producto de una encuesta de carácter internacional, habiendo sido consultados obreros manuales e intelectuales, todos de formación libertaria, pretendió establecer científicamente lo que en sí puede considerarse **un anarquista.** Puso de relieve en su obra una coincidencia en todos los consultados referente a una serie de aspectos de orden moral: espíritu solidario, propensión a la libertad, impulso rebelde, etc., etc. No tengo ahora a mano la obra en cuestión para transcribir cada uno de los matices que había captado el investigador en su meritorio trabajo. Coincidencia fundamental en los pareceres, determinando una particular modalidad psicológica. Más tarde, Armand quiso expresar tan intrínseca característica diciendo que el anarquista pertenece a una **fauna** especial.

Entre los anarquistas, indudablemente, los hay cultivados, y están los que no lo son. Mas, con cultura o sin ella, hermana a unos y otros la sensibilidad, el serlo de corazón, independientemente de las influencias ambientales, que en el caso del sentir anarquista, determinan, las más de las veces, el ir contra la corriente. Entra en la corriente la propensión al mínimo esfuerzo en lo que al pensar de tono idealista hace referencia: la vida frívola, el conformismo por apatía mental, el desmesurado anhelo de mejoras materiales; de una vida muelle, sin preocupaciones de orden ético con referencia a la sociedad, el aburguesamiento por ausencia de dignidad humana, lo de dejar hacer y dejar pasar, encerrado el individuo en una especie de caparazón de abyecto egoísmo. Es esta una propensión que va en pos de un clima de vida comodona, aunque después surjan las lamentaciones, cuando, no obstante el haberse inhibido las gentes de tomar posición en lo relativo al problema social, se sufren las consecuencias por efecto de las guerras, de la desocupación, de la rapacidad de gobiernos totalitarios, dando rienda suelta a sus fieles subalternos para que medren cuanto puedan. El estar sindicado en mastodónticas organizaciones obreras, a base de líderes que hacen y deshacen, sostenidos por los millones de cotizantes que, por abulia, dejan que los «jerifaltes» les dirijan como a rebaño mansurrón.

Lo indicado, con más o menos variantes, entra de lleno en la psícosis de la vida actual. Es lo moderno, lo corriente, lo que más abunda. El anarquista de hoy tiene, evidentemente, que hacer frente a una modalidad social contraria a sus principios. A los anarquistas de ayer seguramente les aconteció lo propio con el ambiente en que les tocó desenvolverse. Hoy, como ayer, los ácratas se ven constreñidos a ir contra la corriente. No hacerlo así equivaldría a dejarse llevar de esa corriente; a amoldarse al ambiente. Entonces, por supuesto, ello equivaldría a dejar de ser idealistas de formación anarquista, a ceder su personalidad moral. En suma, a no ser anarquistas.

Argumentar en contra del anarquismo no es cosa fácil. Generalmente los que lo intentaron desbarraron de lo lindo. Ya pretendiendo hacerlo en plan científico, como intentó Lombroso, brillantemente refutado por Ricardo Mella; bien buscando hacerlo a base de sobados argumentos de orden ético, como el jurisconsulto José Buxadé, con su libro «La razón contra la Anarquía», aplastado en la polémica, por el anarquista Masgomeri, quien contra las impugnaciones dió a luz un bien meditado opúsculo titulado: «Epur si muove!»; ya con burdos apotegmas marxistas, como lo hizo Stalin, refutado con sólidos razonamientos por los anarquistas rusos. Hemos podido leer, de autores de ayer y de hoy, escritos con pretensiones de apabullar el anarquismo. Pero a sus autores les ocurrió aquello de ir a por lana y salir trasquilados.

Hay quienes no combaten el anarquismo, pero consideran que el anarquista es un buen hombre, un poco ingenuo, un tanto fuera de la realidad; algo reblandecido por una bondad un tanto pueril y trasnochada... Os dicen: «Sí, sí, el anarquismo es una idea excelente, pero...» Y aquí lo de presentar como **inactual** al anarquista.

Los métodos de propaganda, de proselitismo, la reacción ante los actuales factores de orden científico, el contenido cultural, tal vez sean susceptibles de ser revisados; es posible que algunos matices de la crítica social libertaria necesiten ser puestos al día. Pero: ¿es que vamos a modificar, a transformar lo que es fundamental en la filosofía anarquista? ¿Vamos a dejar de lado lo que denominamos los **principios?** Hacerlo equivaldría a probar que otro cuerpo de doctrina, que otro ideal, supera al anarquista. Probar que todo lo que engendra el dolor, la arbitrariedad, en lo social, han desaparecido y nos encontramos en una especie de **nirvana** de amodorrado bienestar. Que ya no hay Estado que oprima; que ya no existe capitalismo que medre explotando a más y mejor; que ya no se mixtifica la verdad con toda una metafísica de rancio abolengo, como se deriva del contenido de las religiones. Y con ello, sus órganos auxiliares: militarismo, magistratura, etc., etc. Al convenir en que existen tan nocivos factores sociales, cabrá reconocer que tiene sompleta razón de ser toda ideología de oposición a ello. A no ser que se abogue por una posición de renuncia en lo de combatir al mal, apoyando la moral del avestruz al inhibirse de cuanto le rodea, poniendo la cabeza bajo el ala creyendo así librarse del peligro.

Contra la corriente de bajas pasiones y apetencias materiales; contra el envilecimiento de las masas, manteniendo a contracorriente el sentimiento de dignidad humana, hay en nuestros días no pocos que bregan con convicción y denuedo. No son anarquistas, pero, en diversos aspectos coinciden con nosotros. Entre ellos los hay de un reconocido prestigio intelectual, conocidos internacionalmente. Tales: Jean Rostand, Bertrand Rusell, Ignacio Silone, Herbert Read, Alexis Confort, Albert Schweitzer, Karl Jaspers, y otros muchos que se podrían citar.

Hay en diversos países una minoría juvenil que estudia, que se preocupa por las cuestiones vitales del vivir; que enfoca los problemas sociales de la hora. De esta juventud puede surgir savia anarquista. ¿Puede alguien probar que no sea así? En la sociedad aún no se ha llegado a un total cataclismo de valores morales como resultante que todo está perdido; que los postulados éticos de la civilización se han hundido en el fango, y que no queda otra cosa más que vegetar como se pueda, sumidos en una insensibilidad de brutos...

No puede predecirse hacia dónde camina la Historia, siguiendo la evolución física de nuestro mundo. Pero hemos de darle la razón a Bovio en lo de que late perenne, y por doquier, un pensar que es anárquico; esto es: de una contextura moral anarquista. ¡Qué se le va a hacer si alguno que, en tal ocasión, se consideró, o lo consideraron, anarquista, se siente desalentado, o le atrae más la vida confortable del buen burgués! Los que llevados de aguda inquietud espiritual, busquen renovar matices, traten de estimular a la labor incansable, anhelen que la cultura tome mucho ascendiente en los medios libertarios, obvio es decir cuán estimable es su empeño. Bien diferente de la pretensión de querer justificar una retirada, buscando fallas en la idea, con miras a disimular ciertas inclinaciones particulares.

FONTAURA

En general, en todo el mundo occidental, ha habido un cínico abandono de los principios, por parte de todos los partidos políticos (aún por los partidos comunistas, que sólo se hallan divididos por irreconciliables interpretaciones de las tácticas igualmente carentes de principios de la U.R.S.S.).

La política, como una actividad práctica, nunca ha cultivado los abstractos principios de la verdad: es un ejercitarse en la conveniencia, y fué definida como tal por Maquiavelo. La política es el nombre general de varios «slogans», dialécticos o prácticos, para la adquisición y mantenimiento del Poder, y estos «slogans» han actuado siempre contra el bienestar general de la humanidad. La única protesta que puede hacerse contra tal política de Poder, debe por lo tanto ser apolítica: la política de los no políticos: esto es, el anarquismo.

El anarquismo es una filosofía basada en este primer principio: la negación del poder o de la fuerza como un agente para el logro del bien. El anarquismo sostiene el principio opuesto: el principio de la ayuda mútua. Creo que si no sostenemos tal principio y basamos todas nuestras creencias y actitudes en él, no hay futuro ni para el anarquismo, ni para la humanidad.

HERBERT READ

(Fragmento del texto de una conferencia pronunciada en Buenos Aires, en el local de la Federación Libertaria Argentina, el día 29 de junio de 1962, por el ilustre crítico de arte y escritor anarquista británico.)

SECRETARIAT D'ETAT POUR LES REFUGIES

(Suite de la page 1.)

taire d'Etat contresignataires est consultée par le secrétaire d'Etat aux rapatriés :

1. — En ce qui concerne l'application du 5° de l'article 2 ci-dessus, sur les actes de dévouement ou les services exceptionnels susceptibles de justifier l'admission de l'étranger au bénéfice des dispositions du présent décret ;

2. — En ce qui concerne l'ensemble des demandes, sur l'attribution des mesures autres que les prestations de retour et de subsistance, les prestations familiales, les prestations en nature d'assurance maladie et d'assurance maternité, lesquelles sont accordées de plein droit à tous les bénéficiaires de l'article 2.

Art. 4. — Le secrétaire d'Etat aux rapatriés statue sur les demandes après avis, le cas échéant, de la commission instituée à l'article précédent.

Art. 5. — Le ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, le ministre d'Etat chargé des affaires algériennes, le ministre des affaires étrangères, le ministre de l'intérieur, le ministre des finances et des affaires économiques, le ministre du travail, le ministre de la santé publique et de la population et le secrétaire d'Etat aux rapatriés sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera publié au Journal Officiel de la République française.

Fait à Paris, le 4 septembre 1962.

Georges POMPIDOU.

«Memorias de Pablo Casals»

Acaba de aparecer la edición de esta obrita que fué publicada como folletón en las columnas de «CNT». Se trata de un volumen de 36 páginas, primera versión esapñola de las Memorias de Pablo Casals, recogidas por Thomas Dozier y vertidas al castellano por Manuel Bernabeu.

Precio: 0'60 NF.

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

PARA LOS REPATRIADOS DE ARGELIA

Para toda clase de informes y para solicitar una ayuda momentánea, los repatriados de Argelia, pueden dirigirse a la siguiente dirección :

SERVICE SOCIAL D'AIDE AUX EMIGRANTS
391, rue Vaugirard, 391
PARIS (XVI°)

El inválido de nuestra guerra merece atención, consideración y respeto. Negarle estos atributos, sería para todos motivo de vergüenza.

⁂

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

⁂

Compañero, ¿te acuerdas de los mutilados?

REPORTAGES

Desde Tanger

LA REPATRIACION de las familias españolas

Siempre hemos dicho que el régimen franco-fascista español, cuando tiene que resolver los problemas que directamente afectan a las clases humildes, recurre a unos procedimientos tan ruines y enrevesados que, la conclusión siempre es la misma: una propaganda tan burda y humillante que todo queda en agua de borrajas.

Mucho papeleo, eso sí; unos cuestionarios kilométricos por triplicado, y, como colofón final, para poder recoger el socorro de las 2, 4, 6 u ocho mil pesetas al ser trasladado y la bolsa de viaje, según determina el decreto, con sus cincuenta y tantos artículos y los consiguientes apartados.

Pero es muy curioso el artículo 11; ya lo dice todo; su redacción es como sigue: «Art. 11. — A la vista de la solicitud AM-1 y de los certificados, que en cada caso se acompañen, la Autoridad que deba resolver decidirá en el sentido que proceda, utilizando al efecto el dorso de dicho impreso, en el que hará constar la concesión o denegación de la ayuda solicitada.»

Con esto solo, cualquiera se da exacta cuenta de lo ridículo que resulta hacer política propagandística; no se ataca el problema de una forma racional y humana; se airean los treinta millones para piadosamente repartir unas cuantas limosnas por la gracia del todopoderoso Caudillo de España.

El día primero de septiembre salió la primera expedición por el puerto de Tánger, con noventa familias y el día 15 del mismo mes salió la segunda con sesenta, y nos consta que al llegar a Algeciras se armó el primer zipizape. El delegado del Gobierno estaba encargado de pagar la célebre y pomposa cantidad y bolsa de viaje, y no cien pesetas por persona, durante tres días el máximo, negándose al pago de traslado de los muebles y enseres de cada familia.

Total, quien hace la ley hace la trampa, pues lo que se da por un lado se le quita por el otro; todo es cuestión de malabarismo, pero aquí nos anima a hacer una pregunta, que claro es, nunca tendrá respuesta. —

¿Cuántos millones de pesetas tiene que haber costado hacer la catedral española en Tánger? Si solamente el traslado del órgano desde España ha costado veinte mil pesetas, sin decreto ni demás zarandajas; pero ¡caray! esto no son familias proletarias, sino la piadosa redención del alma para los fascistas e ignaros españoles que aún pululan por las ciudades de Marruecos.

Una vez más, el franquismo trata de hacer bandera de la situación de un puñado de familias que no tienen otro remedio que reintegrarse a su tierra natal. ¡Cuánta falsedad!

REPE

A PROPOS DE LA REPRESSION

(Suite de la page 8.)

sur le mysticisme fanatique des populations vivant au Ve et au VIe siècle, grâce à l'évocation pathétique des Martyrs marchant au supplice, extasiés, délirants.

Un peu plus tard, le Christianisme triomphant devint persécuteur à son tour.

Durant toute la nuit du Moyen-Age, l'Eglise omnipotente, d'accord avec la Monarchie et la Noblesse, fit peser la répression la plus perfide, la plus sanguinaire et la plus impitoyable sur quiconque refusait de se courber passivement devant les absurdités de l'orthodoxie théocratique et romaine.

(A suivre)

Màs listas de victimas de las inundaciones de Cataluña

He aquí una nueva relación de cadáveres identificados.

Moncada: La lista de los dieciséis muertos identificados y enterrados es la siguiente:

Esperanza Guzmán Romero, Ana María Camprajo Oliver, José María Llovet Balcalls, José Martinez Amat, Beatriz Grima Tamagora, Cristóbal Reyes Grima, Rosa Font Tomás, Florencio García Oliva, Manuel Reyes García, María Martinez Martinez, Antonio Reyes García, María García Pedrosa, Román Fernándéz Martinez, Encarsación Sanleandro Otón, María Martinez Otón y Antonio Ponce Hernández.

Quedan en el Depósito Judicial otros seis cadáveres sin identificar, después de ser trasladados a Sabadell tres identificados de aquella ciudad y uno a Ripollet.

RELACION DE MUERTOS IDENTIFICADOS EN RUBI:

Niño Manuel Aris Lopez, Blas Vivancos Zabala, José Pujibel Casanovas, Juana Iñiesta Rivera, Arcadio Cañellas Simó, Diego Ulloa Trujillo, Antonio Casado Pelaez, Antonio Exposito Herrero, Ana Acebo Bueno, Brigida Diaz, José María Soronellas (niño), Jaime Rosell Borrell, Rosario Borrel Xumetre, Remedios Rosell Borrell (niña), María Francés Corral, Francisca Alvarez Francés, Remedios Giménez Ruiz, Paulina Giménez, Matilde Dominguez, Lucia del Arbol, Rosario del Arbol, Conchita del Arbol, Pepita Diaz Pelfort, Leonor Vilace Vilace, Antonia Gual, Francisca Camderrós Aguilera, Josefa Expósito, Joaquín Capel, Asunción Herreras Tolosa, Montserrat Cais Herreras (niña), José Fernandez Amate, Prudencia de Reyes Serrano, Juana Martinez, José Duarte, Carmen Arumí, Barbara Amate García, José Sánchez Gual (niño), José Luis Fumanal Borruell, Lucia Ulloa Campos, Antonio Cervantes Soriano, Jorge Moraga Saez, Conchita Villanueva Clavero, Teresa Arumí Fortuny, Carmen Espinosa Rodriguez, Nuria Saumell Sampere, María Clotilde Cruz Moliné, Jorge Hernández Pino, Ramona Sanuy Cuberas, Vicente Romero Cerdán, Josefa Campaión Acebedo, Emilio Seuba Sellarés, Andrés Góngora, Matilde Dominguez Dominguez, Antonia Fresquet Simó, Domingo Giménez Ruiz, Jaime Rosell Borrell, Ignacio Gusi Cano, Angelina Romero Cerdán, Joaquina Maymó Ramos, Carmen Molina Ramos, Carlos Faura Josa, Alberto Martinez Rueda, Francisco López Juarez, Jesús Villanueva Ginés, José Oriol Cañellas Saumell, Francisco Arjona Cortijos, María Fernández Fernández, Luis Antonio (niño 9 años), Iluminada Campos, Ana Montero, Gregorio Cano Cayuela, María Dolores Méndez Soyo, Pepita Garcia López, Angeles Herrera Ruiz, Cristóbal Souza Cruz, Francisco Giménez Sánchez, José Hernández Martinez, Damario Rodriguez Dardez, Tomás Claver Barroso, Pedro Torrenteras Marino, Encarnación Escobar Rodriguez, Francisco Otero González, Manuel Castillero Corjón, Francisco García López, José Gassó, Adriana Milá, Salvador Gassó Milá, Lorenzo Canals Vallvé, Pilar Borruell Morera, Juan Saladrines Roig, María del Pilar Cervantes Soriano, Valentin Loriz Val, Valentin Loriz (nieto), Tomás Gómez Martinez, Pascual Fumanal Palacios, Marcelino Hernández Pino, Antonio Luis Martinez Pérez, Manuel Poyato Cubero, Francisco Castro Aguilera, Sebastián Polo García, María Torres Moreno, Teresa Garrido Torres, José Rodriguez Martinez, Antonio Salvador Olivares, Ana Castilleros (niña), Maria Jesús Montero Borrego, Jesús Fernández Montero, Pilar Roca Cruz, José Castilleros Cordón, Juan Marín César, Manuel Morales Vizcaino, Augusto Pérez López, Encarnación Martinez Cirera, María Trullás Piquer, Pilar Saladrigas Roca, Juan Saladrigas Roca y Francisco Valenzuela Hervas, Angelina Gual (niña).

Total, ciento veinte.

RELACION DE DESAPARECIDOS EN RUBI:

Andrés Acevedo Bueno, Angela Acevedo Bueno, José del Arbol Fernández, Santiago Alvarez Mateo, Francisco Arjona Miras, Isabel Arjona Oliva, Francisco Arjona Oliva, Isidro Agusi Brustenga, Miguel Areste García, Amparo Aicart Marin, Indalecio Alvarez Martinez, Antonio Alvarez Gómez, Jaime Arumí Fortuny, Leonor Brustenga Valls, Teresa Buendia Marco, Alfredo Bárcena Alonso, Paulina Bárcena Palacin, Jaime Buxaus Valls, Jorge Buxaus Tort, Montserrat Buxaus Tort, José Buxaus Tort, Francisca Bárcena Palacin, Francisco Cervantes Martinez, Antonio Cervantes Martinez, Francisco Cerdán Hurtado, Lucia Cantos Fernández, Mariano Cantos Ortiz, Josefa Casado Peláez, Anita Casado Peláez, Maria de la Calle Cortés, Joaquín Capel Martinez, Rosario Capel Martinez, Ramón Cardona Royo, Salvador Sahis Roca, Francisco Dominguez Saavedra, Eugenia Fernández Manzano, Pilar Fernández Fernández, Micaela Fernández de la Huerta, Cristóbal Font, Carmen Faura Josa, Amalia Giménez Ruiz (de Moragas), Juan García Granados, Pedro García Ruiz, Mercedes Gual Tolós, Anita Gual Tolós, Eloisa Gómez, Carmen Gómez García, María Lourdes Gómez Reyes, Anita García Valenzuela, Josefa García López, Micaela Hernández Esteve, Angel Loriz Mur, Angel Loriz Picañol, Purificación López Quevedo, Elisa López Espasa, Francisco (esposo de la anterior), Teresa Luis Sánchez (cuatro hijas de Teresa Luis Sánchez), Antonia Mañas Robles, Juan Moragas Giménez, María del Carmen Moragas Giménez, Angel Martin Olmo, Josefa Moreno Alonso, María Moreno Alonso, Dolores Martinez Santos, Rosario Martinez Pérez, Flora Manzanares, José Nin Casellas, José Nin Vía, Paquita Nin Vía, María Rafaela Nieto Molina, Antonio Oliva, Luisa Picañol Aragonés, Inés Palacin Lerín, Claudio Palet Zorca, Esteban Pastor Giménez, Braulia Peláez García, Claudio Palé, Manuel Romero Juárez, María Consuelo Romero Juárez, María Ruiz Gallego, Josefa Rosés Camaderrós, María Pilar Rodriguez Martinez, María Rodriguez Garrido, Conchita Romero Cerdán, Francisco Romero Cerdán, Isabel Romero Cerdán, Eduardo Rovira Llorca, Pedro Soler Soler, Pedro Soler Gómez, María Soler Gómez, María Soriano López, María Sáez Diaz, Pilar Saladrigas Roca, Juan Saladrigas Roca, Consuelo Suárez Alfaro, Antonio Sol Módol, Pedro Antonio Faura, José María Sol Faura, Carlos Sol Faura, José Sánchez Domingo, María Tort Ferrán, Agustin Ulloa Santos, Anita Valenzuela Mañas, María Valenzuela Mañas, Francisco Valenzuela Mañas, Montserrat Vía Pelfort, Francisco Martinez Moreno, Pedro Sol Módol.

Total, ciento doce desaparecidos.

TARRASA: Han ingresado en el depósito del cementerio local otros 34 cadáveres, muchos de los cuales no han podido ser identificados.

Continuan los trabajos de rescate de víctimas y de limpieza de escombros. Los cadáveres últimamente identificados son:

Raimundo Pascual Plan, Jesús Fernández Montero, Emilio García Roselló, José Fernández Martinez, Eduardo Rodriguez Galve, Juan Iniesta Rivera (de Las Fonts), Iluminada Campos (de Las Fonts), Ana Montero (de Las Fonts), Rafaela Torres (sin domicilio), Teresa Campos García (de Las Fonts), Carmen Deteta Serrano, Montserrat Cabrera García, María Capel Felices, Gumersinda Campos García, José Duarte Marcos, José Luis Hernández Quesada, Manuel Hernández Portero, Ana Ibáñez González, Mercedes Jurado Rodriguez, Laura Ramón García, José Rodriguez Jurado, Rufino Sáez Garcés, Asunción Santisteban García, Luis Martinez Sirera, Luis Ortega López, Emilio Rodriguez Girado, Pilar Bailet Cano, Pilar Cano Ortuño, Dolores Vizcaino López (de Las Fonts), Ramona Leyva, José Romero Vázquez, Luisa Rueda González, Ana María Corredera García, Purificación Diaz Oña.

TREINTA Y UN CADAVERES EN EL INSTITUTO ANATOMICO FORENSE BARCELONES.

BARCELONA. — El Instituto Anatómico Forense ha comunicado que en aquel depósito de cadáveres hay treinta y uno, de ellos identificados los siguientes: Isabel Pérez Pérez, Luis Antonio, Pedro Figueroa Marimón, María Fernández Fernández, Francisco Valenzuela Hervás, Francisco Arjona Cortijos, Asunción Marcos Pombo, Francisco Vila y María del Carmen Martín Eslaver.

En la Prensa española aparecen ya pocas listas de cadáveres sobre los que haya sido posible poner un nombre. Cada dia el mar arroja nuevos cuerpos, y se encuentran entre el lodo que se remueve nuevos restos. Pero el estado de descomposición en que están los cadáveres hace imposible toda identificación.

Se calculan en más de mil, entre muertos y desaparecidos, y 213 heridos. La cifra de los muertos será sin duda más elevada, por cuanto mucha gente no estaba todavía empadronada en muchos de los pueblos afectados.

Toda esta tragedia, de proporciones dantescas, ha servido a Franco y al franquismo para apuntarse tantos. Franco ha adoptado a los ayuntamientos damnificados y el gobierno central ha tomado posesión de la martirizada Cataluña, celebrando reuniones en Pedralbes y organizando la apoteósica entrada del Caudillo en la Catedral de Barcelona, cuando los funerales por el sufragio de las almas de las víctimas.

Había más policía, de paisano y uniformada, guardia civil y de toda clase, que hojas tienen los plátanos de las Ramblas. Y las cohortes falangistas acudieron de toda España a Barcelona «a hacer valla», como dicen en México, en torno al Dictador, que se abrazó con madres, padres, viudas, viudos y huérfanos a todo trapo, convirtiendo en un espectáculo público y publicitario el dolor de un pueblo.

¡Qué pena y qué vergüenza!

UNA PROEZA

(Suite de la page 4.)

que ésta sea y, nada exageramos, si auguramos en él, una de las glorias literarias contemporáneas de su país, donde tantas y tan bien talladas plumas hay; y, aunque no queremos aplicarle ningún pegote postizo, diciendo que sigue esta u la otra escuela, si diremos que lo sentimos influenciado por el espíritu de la vida y la obra de otro gran escritor de talla francés; nos referiomos a Camus, el gran Camus que se perdió para la humanidad cuando todavía era una promesa, a pesar de la fecunda y grandiosa obra que nos ha legado; nuestro atrevimiento de calificarlo influenciado por el espíritu de Camus, se basa en dos aspectos fundamentales: en que, como el autor de «La Peste», lucha contra lo absurdo, ese absurdo que la vida cotidiana nos ofrece a cada paso y en todo instante y que igualmente su obra está impregnada de un espíritu de humanismo, espíritu que se desprende de cada página, de cada palabra y hasta de cada letra.

Presentado brevemente nuestro autor, vayamos a justificar o razonar porque tratábamos de titular nuestro trabajo «Proeza literaria». Así consideramos el hecho de escribir casi quinientas páginas, 484 exactamente, describiendo dos años de la vida de un aprendiz pastelero, transcurriendo esta, casi integralmente, en el laboratorio, el almacén o trastienda de la pastelería y corriendo las calles de Dôle, ciudad en la que esta se encuentra enclavada. Y lo formidable es que la vida de un humilde aprendiz pastelero nos la hace tan interesante el escritor, que nos absorbemos en su lectura de un modo que hasta nos molesta el tener que interrumpirla, para satisfacer aquellas necesidades físicas, como son el comer y el dormir, habiendo robado no pocas horas al sueño. Puede decirse que es una novela, en lo que cabe, dada su gran extensión, de las que se leen de un tirón y que como los buenos pasteles (permítasenos esta imagen que creemos adecuada), cuando se ha terminado su lectura, nos sabe a poco, es decir, que sentimos la necesidad de seguir sabiendo qué es de la vida de Julien, el héroe principal de la novela.

El fondo de la obra es eminentemente humanista y hasta diríamos también social; es una aguda, documentada, —con una documentación extraída de sus propias carnes flageladas y martirizadas por el patrón «paternalista»—, (la narración es autobiográfica), documentada; decimos, crítica contra la inicua explotación del hombre por el hombre, la que, en el gremio de las artes blancas, panadería y pastelería, se lleva a cabo en grado superlativo (el que esto escribe también tiene su experiencia personal), siendo inconcebible, que aun hoy, en pleno siglo o era de las velocidades supersónicas y siderales, de automación: cuando se estudia la forma de emplear el tiempo vacante que debe dedicarse «aux loisirs», o distracciones, —tanto deberá reducirse la jornada de trabajo—, sigan existiendo gentes que trabajan jornadas no mínimas de CATORCE HORAS y que, en algunas ocasiones, se prolongan hasta las DIEZ Y OCHO Y VEINTE, sin que, lo más frecuentemente, en particular a los aprendices, se le retribuyan las horas suplementarias, ni aun las ordinarias que se hacen además de la pretendida jornada de ocho horas. El héroe de la novela que nos ocupa, que hizo su aprendizaje en los años de gracia, 37 a 39, percibía 25 francos por mes, «nourri et logé». Su única recompensa por tantas horas que le fueron esquilmadas, en los dos largos y duros años de su calvario, fué la paga «doble» de fin de año.

La novela está igualmente salpicada de anécdotas sabrosas y picantes, con descripciones paisajistas, costumbristas, y narraciones tan agradables, que le dan un atractivo del que difícilmente nos podemos desprender cuando la leemos, teniendo un final apoteósico, en el que el humilde aprendiz, toma, sobre su verdugo, la cumplida y merecida revancha. No queriendo cansar al paciente lector, solo nos limitaremos a decirle que con la lectura de esta novela experimentará una grande satisfacción, a la vez que contribuirá al sostenimiento de una obra que, por su contenido humano y social, es una piqueta demoledora de la inicua explotación que aun subsiste en nuestra modernísima era.

Hasta se nos ocurre sugerir la creación de una sociedad filántropica que se dedicara a recojer fondos que deberían destinarse a una edición especialmente dedicada para ofrecerla a todos los patronos panaderos y pasteleros, para que se miraran en el espejo que los retrata, salvo honrosas excepciones, tan fiel y formidablemente, ya que Monsieur Petiot, el verdugo de Julien, es un poco, o mejor, un mucho, la imagen de todos ellos. Quizá con ello se conseguiría que mejorara la condición de todos los parias del gremio de las artes blancas.

Manuel BERNABEU.

NOTA. — El libro que nos ocupa le ha valido a su autor la merecida recompensa del premio: «*DU ROMAN POPULISTE 1962*».

Igualmente, otra de sus novelas, cuyo título es: «L'Ouvrier de la Nuit», ha sido recompensada con el premio «Rhodanien Franco-Suisse», 1956.

COLLABORATION

En torno a Pablo Casals

Las contradicciones de un gran maestro

El Vaticano es un Estado; un Estado de profesionales del embuste, pero un Estado. Ha querido ser un Estado durante 1925 años y ha llegado a serlo gracias a cierto mentecato italiano que nos metió la guerra en nuestra patria, después en Francia, y que murió colgado por los pies.

Este pequeño Estado, del género de Mónaco y Liechteisntein, se permite el lujo de tener embajadores en cada pueblo de muchísimos países, gozando de cierta extraterritorialidad, libres de las obligaciones militares como extranjeros, aunque pasen por nacionales, con el apoyo y los fondos inmensos acumulados entre los innumerables papanatas de los países llamados civilizados por el «pessebre».

¿Qué es el «pessebre»? El «pessebre» es el decorado donde tuvo lugar el nacimiento del niño Jesús en cuyo nombre tantos asesinatos y robos se han cometido por los individuos desnacionalizados de cada país.

Teniendo nuestra resistencia pasiva sólo razón de ser en el interior, en el exterior es una candidez o una abyección, si queremos decirlo con condescendencia. Estamos en guerra, no «estuvimos», y seguiremos en pié de guerra, y no de paz, para obtener la verdadera justicia, que poco nos darán en el exilio la pasividad y los «pessebres». Las oraciones son para los que pastelean una «solución» antilibertaria y antiproletaria.

Yo no sé quién es más bueno y tiene más corazón : si Casals, que nos sorprende constantemente con sus pequeñas contradicciones, o los que, inmediatamente, le buscan una explicación favorable o una excusa, a lo que no deja de ser, para ellos, en sus convicciones arraigadas, un error lastimoso. Así acaban algunos por suponer que Casals sólo busca su publicidad personal y por ahí andan incluso entre sus cofrades, los que lo creen así y manifiestan su admiración. a la par por el músico y por sus prodigiosas cualidades de... organización. A este propósito yo me he oído decir por un gran instrumentista vasco, refiriéndose al mismo tiempo a Casals: «Ustedes, los catalanes, poseen el genio de la publicidad...»

Sin analizar lo que haya de cierto en esta aserción, lo que si es, es que Casals tiene un cerebro prodigiosamente organizado, que es lo que le ha valido su prestigio unánime e imperecedero y no su «genio de la publicidad». Yo creo que, si además de su lucidez cerebral, que es extraordinaria, aún actualmente, a pesar de su edad (y sería no conocerle pensar lo contrario), si Casals tuviera un chispazo de esta lucidez en lo que nos atañe políticamente, el mundo iría todavía más lleno de su nombre y las muchedumbres que le quieren, le admiran y le aplauden, serían todavía más numerosas.

Es por lo que los que debemos enfrentarnos ante el caso Casals y las consecuencias que puede tener, temblamos, por decirlo así, ante las repercusiones de este culto de la personalidad, cuando la prensa internacional publica que Casals manifiesta su intención de producirse en la España de Franco e, indistintamente, en la U.R.S.S., si ello puede «servir a la causa de la paz».

Como nadie no podrá negar que la intención es «muy buena», siguiéndole al gran músico, llevando tras de sí, o como un refajo, toda nuestra emigración, cometer este nuevo error político sería funesto y enterraría a la emigración so pretexto de una suprema intrepidez humanitaria.

He aquí a lo que el culto a un compatriota, que los extranjeros considerán, equivocadamente, como el exacto reflejo del pensamiento catalán, nos va conduciendo: de confusión en confusión, a medida que su renombre no hace sino que aumentar justificadamente debido a su lucidez artística, mientras que de otra parte, en el exilio y en los medios ex-

Por Ferrán CALLICO

tranjeros, otros ven claro el seguro fracaso que espera a los propósitos bien intencionados, pero contraproducentes, del gran maestro que no supo comprender que la guerra civil continúa y continuará, pese a los intrigantes que tiran detrás del telón de hierro, azucarado con música celestial, de nuestra gloria nacional contradictoria, la cual juró no tocaría jamás en Estados Unidos mientras ayuden a la España falangista y da serenadas a Kennedy y al «Quisling» de Puerto Rico; que se va a Barcelona y vuelve cuando somos muchos los que no hemos ido ni por la muerte de nuestra madre; que se queja de su agobiante celebridad que no le deja ni trabajar, y sin embargo, no ha osado jamás poner su nombre en catalán, por miedo, bien pueril, de que no sepan reconocerle; que escogió como causa la de los obreros y sin embargo da conciertos inabordables para los que no son millonarios; que prefiere rodearse de unos ínfimos aduladores políticamente desprestigiados mientras rehusa tomar las responsabilidades — dueño es de hacerlo — que un Paderewski aceptó en su patria; enfin, hay un sinnúmero de contradicciones en Casals que desconciertan y le envuelven en una atmósfera de fervor, pero también de condescendencia, de triunfo, pero también de excusa, lo que puede haber contribuído a que, hasta ahora, el premio Nóbel de la Paz no se le haya otorgado, a pesar de poder ser ésta su más recóndita ambición. Numerosísimos son sus mismos compatriotas que no se han precipitado a pedirlo, porque saben que Cataluña está en guerra, Iberia también, y hasta Puerto Rico también lo está con los carceleros de sus abnegados y más desgraciados patriotas que nosotros, felices en el extranjero, seguros del triunfo inevitable de nuestra causa, sin lloros a la Virgen de Montserrat, ni oraciones que, si a algo suenan, es a funerales, más olientes a putrefacción que a santidad.

Pero el caso Casals, el de su renombre personificando erróneamente nuestra emigración, ha acabado por presentar un peligro para ella que no podemos minimizar. Es lo que instintivamente, por seguro, ha hecho que me dijera un amigo: «Los catalanes hemos henchido desorbitadamente el nombre de Casals».

A mi ver, a pesar de lo que hemos podido contribuir a ello, Casals no nos necesitaba para labrarse un prestigio que todo el mundo le reconoce con una unanimidad rarísima en el cielo musical lleno de grandes fervores, pero también de mezquindades menos trascendentes al gran público melómano. Con Cataluña o sin ella, y, también, con España o sin ella, Casals es Casals y es lo que nos mueve a ir hacia él, puesto que no lo necesita.

Lo que sorprende en él es que un artista de su temple y de su valor haya podido descorazonarse hasta la neurastenia como lo hizo al «final» de nuestra guerra y que, desde entonces, su actitud pueda haber dado un tono de resistencia pasiva a nuestra emigración, cuando la guerra no terminó más que en las hojas volátiles del calendario, no en nuestros corazones ni en nuestros cerebros, y cuando los anhelos de paz sólo pueden evocar el cementerio, al que los años nos conducen a pasos retrocedentes, si no nos damos la pena de darlos, normalmente, hacia adelante, con decisión.

Mi diatriba con Martita el otro día (yo no he ido, desde luego, por el «Pessebre», que no me interesa, aunque soy de los que creen que Casals es muy buen compositor) es esta: Una maravillosa Beatriz que habla catalán como nosotros, conduce el maestro, para su felicidad y la nuestra, hacia el transcurso de la senda fugitiva... Pero esta Beatriz es joven, completamente inexperimentada políticamente y es catalana... con pasaporte yanki. Cuanto al maestro, cuando necesita un visa, tiene que personarse en el consulado franquista, demasiado rellenos de satisfacción de poder no molestarse en enviárselo. Esto cuando Casals pudiera coleccionar los pasaportes de los otros países que se considerarían honrados en acogerle.

(Suite en page 6.)

Comentario

EN CONCEJO ABIERTO

SABIDO es que el hombre, desde cuando perdió los tintes de animal salvaje que disputaba el sustento de su prole luchando cuerpo a cuerpo hasta con las bestias más feroces y abandonó su cavernaria morada para formar conjunto social con los demás seres de su misma especie y raza, viene usando de esa acción personal que nosotros, los españoles, en lenguaje vulgar, decimos, «sacarse la espina», equivalente a desquitarse de la ofensa, agravio o desprecio que se ha recibido, o de lo que mal dejó nuestra honrilla, por habernos salido ello contrariamente a nuestros deseos. Facultad esta, tan del arbitrio del individuo, que ha de conservarse en pleno rigor de actualidad, mientras la criatura humana siga transitando por la alfombra terrosa que envuelve la redondez de nuestro azaroso mundo.

Así pues, como el derecho al desquite está al alcance de la voluntad de cualquiera, sea blanco, amarillo o cobrizo, negro o aceitunado, y don Paco no es menos que cualquiera, he aquí que el Generalísimo, acomodándose tal derecho, en cuenta y razón de quien es, allá fuese a Palencia y León, a mediados de septiembre, a sacarse la espina que tanto mortificaba a su honrilla caudillal, por el gran aprieto y sofocón que le hicieron pasar esos «minúsculos e injustificados» incidentes laborales promovidos últimamente en la región asturiana y los derivados de la reunión de Munich, llevando consigo, cual papá Noel, las alforjas abarrotadas de dichas sin cuento, las que derramó a voleo en Tierra de Campos, a fin de que se chinchen esos «revoltosos» extractores de carbón de las entrañas mineras de ese gallardo trozo de España, cuya alma varonil se confunde con su exquisita sidra, mezcla de cante recio y temperamento bravío, y aprendan a conocer que don Paco, cuando le da la caudillal gana, es más espléndido que San Bruno, que da ciento por uno. A más de mostrar, por enésima vez, su don de decir tales cosas que, si bien no distraerán espacio en la Historia de España, penetran con fuerza de torniquete en las seseras de sus fieles oidores.

De ahí que en la plaza Mayor de Palencia dijera, con voz de limón moreno (conste que la palabrita no es mía, y sí de una cancioncilla de Conchita Piquer; en cambio, puedo afirmar que en mi vida oí la voz de ningún limón moreno, ni tampoco he visto ningún limoncito de tal tinte con voz, de lo cual deduzco que los tales agrios deben de ser tan singulares como Su Excelencia el generalísimo), a continuación de ofrecer su capitanía «a los campesinos de cuatro provincias reunidos allí para dialogar con el Jefe del Estado»: «Este diálogo eficaz, esta discusión en concejo abierto, es la expresión más clara y más firme de una democracia... Yo desafío a que nos presenten un país tan sólo en el mundo que pueda ofrecer una muestra más clara, más firme y más leal de la democracia». La Arabia Saudí, sin ir más largo, don Paco.

«Y, sin embargo, se nos ataca, y, sin embargo... se nos difama en el extranjero, se nos tacha de dictadores, se dice que nuestras cárceles están llenas de presos, que los españoles no son hombres, que son borregos. (Bueno, don Paco; eso que usted dice que dicen, se dirá, seguramente, por la piara a sueldo que, abarrotando trenes y autobuses, sigue a usted, como la sombra al cuerpo, para hacer bulto y corear sus muchas «genialidades», allí donde su fachenda generalicia acampa). Y nosotros demostramos — siguió diciendo el Caudillo — que este régimen que hoy tenemos no lo hemos conquistado... con unas papeletas; lo hemos conquistado a punta de bayoneta (Una voz: «No ha habido nunca un régimen como este»). Otra voz, la mía: ¡Y que lo digas, pollo, y que lo digas!

Luego habrá quienes escandalicen porque al Generalísimo, encoraginado, le acometan ideas de salchichero y retuerza el gaznate a cualquiera de los «maldicientes». Porque, ¡caray!, tildar de dictador a don Paco, a él, que es el primer trabajador de España, el primer marinero, el primer... etcétera, etcétera; a él, que es alcalde Mayor del Mar, Caballero de la gran cruz de la Orden de Cristo, canónigo honorario de la catedral de Palencia o de León, lo mismo da una que otra; a él, que lo eligió la Providencia para mandamás de España, y no consiente que ningún bien nacido ponga reparos a su mandato, pues los otros comulgan con él; decir que las cárceles franquistas están llenas de presos, cuando tan sólo hay unos centenares de españoles, que ni siquieran suman el millón, por querer para España un régimen de justicia y libertad, son ganitas de propalar «mentiras» contra la gran «verdad» de Franco. ¡Como si las democracias occidentales, que tan celosamente velan porque «el mundo libre» esté «limpio» de dictaduras, mostraran interés por la existencia de alguna, y más, si ella debía su nacimiento y desarrollo al calor y ayudas de las que fueron potencias nazi-fascistas! Porque si así fuera, amigos lectores, sería el colmo de la desvergüenza, y a tal extremo «no» han llegado las democracias del hemisferio occidental, ¡caramba!

De ahí que los Grandes de la democracia de Occidente como saben de pe a pa que el Régimen del Generalísimo «es la expresión más clara y más firme de una democracia», el Banco Mundial estudia la concesión de un préstamo de mil milloncitos de dólares a España, o sea, a Franco y sus consortes, cuyo préstamo será financiado por el Banco Mundial, Estados Unidos y países de Europa occidental

Ayudas financieras éstas, de toma y daca, a las que ni por asomo puede aspirar Cuba, porque el castrismo sí que es una dictadura por los cuatro **costaos** y no hay prelado que le bendiga. Lo cual no sucede con el franquismo, que es bendecido por obispos y cardenales y paseado bajo palio por clérigos y sacristanes.

Así pues, anúdense la lengua, tal se anuda una punta del pañuelo de bolsillo para recordar lo que se nos encomendó, cuantos andan metidos a desmentir la gran «verdad» que sostiene al régimen franquista y atiendan y entiendan que mal pueden sacarse la espina quienes no saben pintar las cosas tal las pinta don Paco, pues en eso está el secreto del por qué las democracias del «mundo libre» ven con muy buenos ojos la «democracia» del Caudillo.

Salvador INIESTA

LYONESA

UNA PROEZA

Al escribir el título de este trabajo, que intentará ser la crítica de una novela, hemos estado tentados de adjuntarle el adjetivo LITERARIA, pero, bien pensado, hemos considerado que mejor era dejarlo en proeza a secas, ya que, si bien, el haber escrito, en la serie de la «Grande Patience», «La Maison des Autres», Bernard Clavel, ha realizado no sólo la proeza considerable de creer una magnífica obra literaria, sino que había hecho, al mismo tiempo, la proeza de vivir la existencia dura, azarosa, llena de mil y una penalidades, de su principal personaje, «Julien»; y vivir una existencia semejante a la tierna edad de 14 a 16 años, haciéndolo como todo un HOMBRE, como quizás muchos hombres en años, no la viven a lo largo de su vida. Dando en el transcurso de los dos años pasados de aprendiz de pastelero, muchas pruebas de dignidad, de fortaleza de espíritu y de corazón, mascando una rabia que se iba almacenando, de las tantas y tantas injusticias de que era víctima, superando los momentos de flaqueza y las duras y difíciles pruebas a que es sometida toda víctima que cae en manos de los «pequeños patronos», sobre todo cuando se duerme y se come en el mismo lugar en que se es explotado.

Y, dejando el preámbulo disquisitivo o explicativo del título de nuestro artículo o crítica literaria, vayamos a la presentación de nuestro autor, persona simpática y sencilla, a la vez que afable y amable, como hemos podido constatar en un breve contacto personal que tuvimos con él. Fué esto en ocasión de una charla-conferencia en la que nos presentó el héroe de otra novela suya, «L'ESPAGNOL», de la que nuestros lectores ya tienen noticias, pues, recientemente fué publicada la reseña que hicimos en estas mismas páginas.

En la citada reseña, en aras a la brevedad, no nos extendimos en consideraciones sobre la opinión que nos merecía este nuevo escritor, que, siendo todavía una promesa, entra en la liza literaria con unos bagages que lo confirman como un gran escritor, cuya obra será duradera y perdurará a su existencia por larga

(Suite en page 3.)

INTERNATIONALE

Desde Yanquilandia

Una Interviú con J. Alvarez Ferreras

Dice que, aquí, podriase hacer mucho más pro-ancianos y mutilados de Francia

El compañero J. Alvarez Ferreras, conocido personalmente en Francia por haber nacido en la tierra de Molière y Rabelais; por haber residido varios años en la región del Massif Central, donde fuera miembro militante de la Organización; por haber «vivido» cuatro años en los campos de concentración nazistas en tierra germana, y por haber sido, anteriormente, miliciano en la guerra de España, se ha trasladado, con su compañera Alejandra e hijas, de Calgary (Canadá) a Los Angeles (California).

Llegaron aquí el 17 de julio, el día aniversario de aquel en que los facciosos españoles se rebelaran, en Africa, contra los poderes constituidos de la Segunda República española, para que los obreros catalanes y de otras regiones, en su mayoría confederales, un par de días más tarde —el 19 de julio— hicieran sufrir el primer revés al fascismo español y, por ende, al fascismo internacional. Y cumpliéndose ahora nueve semanas de su llegada a la actual «megápolis», a la que Felipe de Neve fundara hace 181 años, bajo el reinado español de Carlos III, dándole el nombre de «El Pueblo de Nuestra Señora de Los Angeles de Porciucula», hemos interviuado a nuestro colega (digo colega porque él también escribe en la prensa libertaria) para preguntarle sobre sus impresiones de este país, y sus opiniones respecto a las coincidencias y contrastes que él pueda apreciar entre los modos de vida de aquí, y Francia y Canadá, que son los paises que mejor conoce por haber habitado en ellos sus mejores años.

⁂

—Dime, Juan *¿qué dia salistéis de Calgary?*

—Salimos el día 6 de julio a las siete de la mañana.

—*De modo que empleásteis once dias.*

—No. No tanto. Porque no llegamos aquí el 17 de julio, como tú dices, sino el 15. Y además, como el compañero Francisco Ridao y su compañera María, sabiendo que vendríamos en coche por carretera, nos habían invitado a pasar unos días con ellos, a nuestro paso por Vacaville (California), y allí nos detuvimos cuatro días, no empleamos más que cinco.

—Vacaville es el pueblo más bonito y pintoresco que he visto en mi vida. Yo con gusto me regresaría a vivir allí.

Eso lo decía Lidia, la hija mayor, que, por hallarse en sus 16 primaveras, le encanta todo lo florido, y Vacaville es eso: un vergel de árboles frutales y un jardín de flores. Y en lo social, hay allí un haz de discípulos de Fermin Salvochea, que es lo más granado de la mies de Acracia en el Estado de la Puerta Dorada.

—*¿Podríamos saber si Margarita* —que es un año más joven— *piensa lo mismo?*

—La verdad —dice Margarita— cuando llegamos aquí, yo también hubiera deseado regresar a Vacaville; pero, ahora que empiezo a conocer la metrópolis de Los Angeles, creo que también me están empezando a gustar estos Angelitos.

—A propósito de Vacaville. *¿Qué me dices de Ridao?*

—Del compañero Ridao... mucho bueno puedo decirte y pueden decir cuantos le conocen. Este compañero lleva la solidaridad como lema y los ideales ácratas como estandarte. Es tranquilo y le gusta escuchar a sus interlocutores con paciencia y paternidad. Sus contestaciones van siempre acompañadas de transigencia y amistad... En fin, un verdadero ácrata a quien su compañera María, su hermano Juan y su sobrino Joaquín —que en nada desmerecen a semejante idealista— han sabido comprender.

—*Las carreteras dé aquí ¿son mejores que en Canadá o Francia? ¿Cómo os fué de viaje?*

—Hombre, algunas carreteras sí son mejores que las de Francia... creo que la mayoría; pero en cuanto a las de Canadá, muy poco es la diferencia. Canadá y EE.UU. —clima aparte— son casi la misma cosa.

De nuestro viaje... hombre, pues fué largo y cansado. Cerca de 3.500 kilómetros a través de montañas, desiertos y bosques. Montañas imponentes, como las Rocosas. Bosques con árboles milenarios, algunos de los cuales conocidos del mundo entero por sus tamaños. Hemos visto varios por los que podía pasar un automóvil a sesenta y cinco millas por hora sin correr el riesgo de tocar sus costados interiores.

Bosques y desiertos fueron las dos cosas que más nos impresionaron.

COMPAÑEROS NUESTROS EN CALIFORNIA

De izquierda a derecha. Al fondo: **F. Deogracia, F. Ridao, Maria de Ridao, compañera de Deogracia.** Al frente: **Margarita, Alejandra de Alvarez, Joaquín y Lidia.**

Corrimos durante día y medio sin encontrar vegetación de ninguna clase, con la sola excepción de aquella que alrededor de los puestos de gasolina se habían preparado los anacoretas que allí permanecen durante meses al servicio de la «Shell», «Texaco» y otras. Estas compañías de gasolina supieron hacer de manera que, aun siendo desértico el lugar, hubiera «voluntarios» para servirlas.

—*¿Ya trabajas?*

—Sí. Tuve la suerte de ser presentado a un compatriota radicado aquí hace mucho tiempo, demócrata, que es propietario de una fábrica de puertas, ventanas y todo lo relacionado con la construcción. Este compatriota se portó muy bien conmigo; como así es su costumbre siempre que de algún español se trata y, por solidaridad para con un compatriota, fué por lo que me dió trabajo. De no haber sido ésta mi suerte, tal vez aún no trabajaría; pues, actualmente, como tu bien lo sabes, el paro es agudo en éste país de América del Norte.

—Tengo entendido que en Los Angeles es muy difícil encontrar donde vivir cuando se tienen niños, y como Clara, tu hija más pequeña, aún está en sus ocho años *¿cómo os fué para encontrar casa?*

—Casa para vivir... Pues no pudimos encontrarla a nuestra llegada. En éste país es más fácil encontrar vivienda si tienes un perrito que si llevas un niño. Como nuestra hija sólo tiene ocho años, y esa es la edad que no quieren aquí, era imposible... Para solucionar el problema, tuvimos que dar el anticipo de compra de casa y adquirir una. Ahora nuestra pequeña Clara puede correr y saltar a sus anchas.

—De lo que has visto por aquí en algo más de un mes de estancia *¿qué es lo que más te gusta, o disgusta, en relación con lo mismo en Francia o Canadá?*

—Me gusta el clima, las flores, los árboles tan variados; las plantaciones de tan variadas frutas y, naturalmente, el standard de vida tan elevado, superior a los que hasta la fecha había conocido; pero en cuanto a lo social... bueno, esto ya lo expondré más tarde para los lectores de «LSPO/R».

—En relación a nuestras ideas sociales *¿qué te parece del ambiente de por acá?*

—Creo que con relación a nuestras ideas filosóficas la contestación es —y creo lo será aún por largo tiempo— limitada. Aún no tuve tiempo de conocer a los habitantes de por aquí, a excepción de algunos compatriotas, los cuales forman grupos idealistas y practican algo la solidaridad; pero creo que podríase hacer mucho más a favor de los que en Francia esperan algo de nuestros humanos sentimientos.

Y no sabiendo qué nuevas preguntas formular a estos cinco nuevos habitantes del Sur de California, preguntamos: *¿Qué os parece del clima de California?*

—Es encantador —contestó Alejandra, el ama de casa, asintiendo los demás.

—*¿Mejor que el de Francia o el de Canadá?*

—Para ser mejor que el que hemos dejado allá en Canadá, se precisa poca cosa. Allí, en el Norte, descontando julio y agosto, los demás meses son de lluvia, nieve y viento; lo bastante para desmoralizar a los que, como nosotros, hemos vivido en climas como España y Francia. Por mi parte, estoy encantado con el clima de California.

⁂

Y recordando que la interviú era para «ESPOIR», y éste es en extremo pequeño, nos despedimos de estos nuevos «californianos». « *Au revoir, mes bons amis. A bientôt !* »

C. de la Montaña.

—Yo vengo aquí porque es el único lugar donde se puede abrir la boca.

UN CUARTO A ESTUDIANTES

Seguimos con admiración la magnífica ascendencia hacia la comprensión del problema español que la juventud estudiantil manifiesta en cuantas ocasiones les es posible.

Tanto la península como el extranpero son testigos de su constante esfuerzo.

Se puede afirmar que entre el 80 y 90 % oscila el número de estos jóvenes rebelados contra las insuficiencias fundamentales de la economía y política española actual.

Desde las facultades ejercen una constante crítica contra el régimen que no es bastante conocida en los medios obreros. Injusticia flagrante que queremos contribuir a reparar, además de lo que para ello hacen nuestros jóvenes libertarios, con este y otros artículos que pensamos dedicarles.

Los que andamos por los cincuenta años, recordamos cuando siendo lo que ellos son ahora, luchábamos desde San Carlos de Madrid para derribar la dictadura de Primo de Rivera.

Esos bravos han hecho un fortín de cada aula, y del maldito S.E.U., un organismo involuntario de resistencia, desde el que no céjan de reclamar dignidad y libertad, no sólo para ellos, pues leyendo el órgano que editan en Madrid cuando recogen dinero para ello y que invariablemente les recoge la policía política de Franco, se aprecia que sus preocupaciones no son chiquilladas enraizadas en su fácil vida estudiantil, sino precauciones mayores y conscientes de una generación que no acertaron a torcer ni la educación política oficial ni la religiosa de monseñor Antoniutti.

La moderna racionalización de las estructuras españolas, así como la Libertad con mayúscula, son para ellos fundamento y no accidente en su luchar.

Rebasan el cuadro que los políticos españoles les han querido dar.

Por ello se vé actualmente, que tanto desde Suiza como desde Bélgica, diversos movimientos surjen potentes, interviniendo de hecho en el concierto internacional de todo lo que se preocupa por España.

Y van hasta el fondo de las cosas como verdaderos veteranos de las organizaciones clásicas de solera y experiencia.

Esta juventud que se ha formado sola, puesto que nuestro lenguaje le era extraño, no hay duda que posee ya hoy los elementos de juicio y su historia de sacrificio, que es experiencia de lucha suficiente para merecer no sólo nuestro cariño, sino nuestra confianza en tanto que movimiento.

A ellos corresponde llevar el reflejo de sus conocimientos hasta lo popular, que no ha tenido otra aula que la calle.

Los jóvenes obreros, embrutecidos por una orientación y un trabajo inadecuados que les ha dispensado el régimen abundantemente, merecen de los privilegiados que son los mantenedores de la cultura española, su asistencia. Y les llamamos privilegiados, sin el menor asomo de animosidad, tan sólo por constatar un hecho real.

A ellos corresponde actualizar la época gloriosa de la Universidad Popular, del Arte para el Pueblo, que preconizaron y realizaron los que, como García Lorca, supieron sumplir su misión social de acuerdo con sus conocimientos. Ellos poseen los medios para hacerlo y tenemos la seguridad que llegarán al corazón sufrido de España, de la España obrera, en donde una juventud que espera los acogerá con los brazos fraternalmente abiertos.

La conjunción en los pueblos de España de los jóvenes obreros, estudiantes y militares reclutados, así como los campesinos, no puede más que reforzar los lazos entre los que tienen la misma necesidad.

Esa aportación es esencial para la oposición española al franquismo.

Y a la C.N.T., como a todos los demás, corresponde el colaborar para que cuanto antes sea eso una realidad.

Nuestros objetivos inmediatos, económicos y culturales, deben serles explicados claramente. Nuestras juventudes deben tener como misión primera tal objetivo. Esa siembra promete buena cosecha.

Programatizar específicamente esta labor o reforzarla, si ya lo estuviera, debe ser tarea de una sección dedicada a ello especialmente.

Y comenzando por Suiza y Bélgica, con proyección ensayista hacia esa Alemania que llenan jóvenes españoles obreros, sentar las bases que permitan llevar hasta España una concreción que agradecerán los que allá no encuentran plena satisfacción con los políticos comunistas ni con los demás que tratan de utilizarlos sin reconocerles la personalidad que se han ganado ya.

No hay que olvidar que de la Internacional estudiantil no comunista, beneficia, a título particular, tan sólo uno de los patrocinadores de la lucha estudiantil, dedicando el dinero que reciben a su acción partidista y no general de los estudiantes, mientras éstos sufren de la falta de dinero en el interior, al extremo de tener que esperar a poseer bastante para hacer las ediciones del periódico que antes cité y que tanto molesta al régimen.

Nuestra intervención podría facilitar el que los haberes que la Internacional de estudiantes citada dedica a ayudar a sus compañeros fuesen efectivamente mejor empleados que lo son actualmente.

Pero para ello, nosotros, los obreros, debemos ir hasta los estudiantes con el sentimiento joven y libre de prejuicios; sólo así podremos justificar, que el mal causado por ciertos políticos en sus medios, al distraerles de su acción natural para otras particulares, no concuerda con nuestra manera de ser, ni con su generosa comprensión de los problemas españoles y éticos, que son su preocupación mayor.

Y teniendo en cuenta que España no puede ser nada si le falta en su haber constructivo una de las partes de la juventud, como es la estudiantil, lo mismo que nada cambiará para ella, si tan solo realiza un principio político más o menos liberal, pero sin contenido económico trascendente, iremos a ellos con fervor.

Y junto a este, una explicación profunda y amplia de la renovación social que no puede venir más que de organismos apropiados y no contaminados, como son las organizaciones obreras y juveniles, remozadas por la nueva savia de los que nos aportarán su intelectualidad para formar los cuadros del futuro. Esos que hoy se rebelan dentro de España oprimida, y fuera sientan premisas de creaciones sólidas de oposición.

Los jóvenes que fueron al extranjero, y los estudiantes que estuvieron en las aulas, traen con

(Suite en page 6.)

DE TOUT ET POUR TOUS

Libres opiniones

HOY COMO AYER

Hoy como ayer, los que nunca tuvieron fé en los pueblos, ni confianza en ellos mismos, para justificar sus ambiguas posiciones, aducen que el mundo de hoy no es igual al de ayer, que todo ha evolucionado excepto la Anarquia que sigue atada a los textos pasados.

Y es lógico que asi sea, porque la Anarquia nació con muchos años de avance a todos los sistemas politicos conocidos; siempre marchó con los tiempos como la sombra al cuerpo, por que la Anarquia, es Alfa y Omega, principio y fin de la humanidad; es la Libertad.

Esta realidad, que va abriéndose camino día tras día en todos los paises no puede ser vista por los avestruces del reformismo, que esconden sus sentimientos bajo frases demagógicas.

Los anarquistas, ayer, convencidos que toda política conduce a esclavizar a los pueblos, presentaban a estos la única fórmula viable para su liberación. Provocar el parto revolucionario y poner a disposición, de todos, los medios de producción y consumo; abrir las Universidades a los más aptos y no a los más ricos, educar a la humanidad, para que el amor y la libre elección y no las conveniencias, unan al hombre y a la mujer.

Los anarquistas, hoy, consideramos, que si bien la ciencia ha dado un formidable empujón a la física, la mecánica y a todas las ramas del saber, en lo social sigue sufriendo de los mismos defectos que en siglos pasados, por lo que recomiendan las tácticas antiguas que serán modernas hasta el triunfo total.

Hoy como ayer, el obrero se vé obligado a seguir el ritmo de la maquinaria durante largas horas, para mal alimentar a los suyos, privados de los medios indispensables a una existencia digna, tal cual es la vivienda aireada, la higiene, la cultura, las distracciones. etc...

Hoy como ayer, cuando la prematura vejez hace su aparición en las espaldas del obrero, se le cierran las puertas de la industria y se le abren la de esos osarios oficiales denominados Asilos.

Hoy como ayer, la Iglesia, católica o no, sigue influenciando por el engaño sobre la mujer y con la fuerza, donde de ella disponen, para ahogar a la razón y someter a los seres a la eterna lucha contra los fantasmas.

Hoy como ayer, los tentáculos del Estado, penetran en los hogares para arrancar a la juventud y conducirla a los campos de batalla, sacrificándola en nombre de un Dios insaciable y cruel, de una patria inhospitalaria, de una Corona, de un Gorro Frigio o de una Hoz y un Martillo.

Hoy como ayer, la hija del obrero se vé obligada a prostituir su cuerpo, entregándolo a la vesania y el sadismo de esos chulos adinerados que sarcásticamente las denominan «Mujeres de vida alegre».

Hoy como ayer, se vé en los más inhóspitos rincones en que se mueve la fauna humana, cientos de niños en cueros y descalzos, extendiendo sus manitas pidiendo la caridad pública, mientras los de la otra clase lanzan manjares a los animales de lujo. Tres cuartas partes de la población del globo sufre hambre endémica.

Hoy como ayer, los tornos de las Inclusas, giran en el silencio de la noche para recoger al niño abandonado por la madre soltera, temerosa de la represalia de la moral en uso.

Hoy como ayer, el hablar o escribir, está condicionado a la interpretación que el mandatario de turno, tiene de la moral y de las leyes.

Hoy como ayer, se amordaza la verdad y se televisa la mentira, desfigurando la realidad de los hechos y de las cosas.

Hoy como ayer, la policía sigue empleando refinados métodos de tortura para que el inocente se haga reo y poder ser entregado, amortajado en papeles, a los lacayos del capital, negros por dentro y por fuera.

Hoy como ayer, las cárceles y presidios de todo el mundo, se ven poblados por seres que no cometieron otro delito, que el de antes que morirse de hambre atacar a la propiedad privada, y que una burda y prostituida justicia condena a largos años de encierro.

Hoy como ayer, los anarquistas están contra toda reforma política, por estar convencidos que la sociedad actual no tiene reforma posible, sino que hay que demolirla y volverla a construir desde los cimientos a la cúspide.

Hoy como ayer, el ir a la conquista del Estado, representa quedar prisionero en sus redes; de ahí nuestra tenacidad en derribarlo.

Hoy como ayer, el obrero sigue siendo la única palanca de Arquímedes y la Anarquia su punto de apoyo, con el cual derribará las murallas levantadas por los siglos de opresión, mentiras y prejuicios, dejando el campo abierto a la libertad, la verdad y la razón.

Hoy como ayer, sigue teniendo actualidad lógica el grito de «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos» y el de «No más derechos sin deberes. No más deberes sin derechos».

Hoy como ayer, les decimos a los que nos niegan, que abran los ojos y vean como la Anarquía se abre camino en la conciencia de los pueblos, que cada día desertan en mayor número de la política y de las religiones.

Hoy como ayer, seguimos siendo internacionalistas y si hablamos continuamente de España, no es por amor a la Patria, sino por que ella necesita de nuestra acción y por qué es la tribuna desde la cual podremos hacer oir nuestras voces a través de todas las fronteras.

Hoy como ayer, advertimos a los reformistas, que no traten de cambiar la aguja del tren de la libertad, para meterlo en la vía muerta. La libertad va pareja con la Anarquía, y esta pide vía libre, y arrasará cuantos obstáculos se le opongan en su camino emancipador.

Hoy como ayer, los anarquistas seguirán influenciado en la C.N.T. por que es la obra creada por su espiritu y su sacrificio, por que por ella han muerto los mejores luchadores del Anarquismo, por que además, siendo hija de los anarquistas, necesita de su protección para no dejar de ser lo que fué, lo que es y lo que será.

Hoy como ayer, vigilaremos la palanca revolucionaria de la C.N.T., en la que el obrero se prepara para un futuro mejor.

Hoy como ayer, gritamos a los cansados que se aparten y no se justifiquen negando el evidente desarrollo anárquico del pensamiento.

Hoy como ayer, no nos dejaremos arrebatar el derecho adquirido en la C.N.T. por nuestra constancia en su defensa, por los que presentan reformas que no son más que un remiendo en un pantalón viejo.

La Anarquía ha evolucionado, puesto que detrás de la Anarquía, encontramos Anarquía en un horizonte sin fin.

Luis GALLEGO.

MENSAJE DE AMOR Y SOLIDARIDAD

Inmensos como peligrosos huracanes en el espacio, fuerza de vida o muerte natural o violenta, según el grado de calor atmosférico solar, circulan en grandes velocidades por los cuatro puntos cardinales.

Madre naturaleza, ¡cuánta potencia y energías eléctricas te desprendes y distribuyes por el mundo por encanto, a veces para sembrar el terror por donde pasas!

¿Quién sabe y puede asegurar que algunas miserables criaturas no son responsables de tales cataclismos por su vesania en dedicarse a ensayos nucleares solamente por deseos de predominio imperialista, resíduos de la antigüedad bárbara?

Tarrasa, Sabadell y Rubí, pueblos lindantes a Barcelona han pasado momentos de angustia, llanto y muerte, en medio de una noche tan oscura como terrible, cruel y desoladora, llevándose hombres, mujeres, ancianos y niños por las calles inundadas de aguas embravecidas, arrastrándolo todo entre barro, troncos, piedras, malezas, en grandes volúmenes y entre llantos humanos.

Cataluña, la tantas veces mártir por unas y otras causas de amor y de Libertad, se ve envuelta en un triste trance perdiendo sus mejores dones, sus hijos. Es urgente se manifiesten todos los corazones sensibles ante el dolor ajeno, sola virtud del hombre que se eleva por encima de todos nosotros y más alto que las altas cúspides, rompiendo lindes fronterizos, muros de cárceles, así como cuarteles y arsenales de artefactos mortíferos que no son más que castillos de naipes construídos por la ignorancia sembrada a voleo por políticos, militares, dogmas religiosos milenarios, preñados de odio y miseria humana.

Que la experiencia nos sirva para encontrar el camino del amor.

Juan CLARAMUNT

OLIVOS

—Y si eres bueno, cuando seas mayor producirás spanish olive oil.

(De «ABC», de Madrid)

Las contradicciones de un gran maestro

(Suite de la page 4.)

—Qué suerte — me dice a mí — tiene usted, de tener este pasaporte, el de refugiado.

Contradicción. Otra más, cuando le digo a Martita que yo creo equivocado de mandar el retrato de ella, que Casals me pidió para su Museo, del que los conservadores son, a petición de Casals, los monjes de Montserrat. Para mi, y se lo digo poniendo a los de Montserrat en el mismo saco, esta gentuza no son más que asesinos y bandidos. Casals no se inmuta oyéndolo y manifiesta no tenerles mucha simpatía.

—Cuando han venido a verme — me dice — es para pedirme dinero.

Lo que no impide a Casals tocar en una iglesia siempre y consagrar, como en el caso del último festival, lo recaudado en el concierto final... a pagar el alquiler a beneficio de la Catedral.

Y las contradicciones continúan así, hasta el infinito, teniendo que hacer nosotros esfuerzos para situarnos en su punto de vista altísimo, sin rompernos la crisma al caer.

De Cortot, Casals ha dicho que en el 40, le faltó tiempo para no llegar tarde a Burdeos, para ofrecerse a ocupar, cerca de Pétain, la plaza que Malraux ocupa hoy, cerca de de Gaulle. Sin duda, ello será cierto, pero no ha impedido a Casals de «reconciliarse» públicamente con Cortot, ni a éste de andar diciendo, antes de morir, que era Casals el que «había cambiado».

También el caso de Cassadó es curioso. Casals declaró, en 1939, en un periódico new-yorkino, que su discípulo predilecto era un antisemita, y Cassadó, de este hecho, se quedó sin contratos para los Estados Unidos. Más aún, un mataronense me ha afirmado que Cassadó, también de Mataró, pedía de rodillas en los conciertos aviones para Franco y que esto se lo había dicho Casals. Tratándose de un amigo de Casals que lo afirma y como Cassadó toca regularmente en España, no se sabe lo que pensar, pero el caso es que Casals y Cassadó vuelven a ser amigos, lo que permite hacer, a Cassadó, la misma afirmación que Cortot. Y todo el mundo lo atribuye al supremo interés de la música, lo que no impide a Casals continuar haciendo ciertas discriminaciones que sin duda mañana olvidará para seguir contradiciéndose.

No se trata de divulgar chismes, es que el caso es grave y se trata, ahora, de la emigración, toda entera, que riesga de pasar por el tubo de la casalización o alavedrización pesebrística y uno de estos días nos exponemos a ver anunciados «El Pessebre» o «El cant dels Ocells» en el Valle de los Caídos, antes de tener tiempo de que el plástico lo destruya.

—Cuando me pidieron que fuese Presidente de la Generalidad — me dijo Casals cuando fuí a encontrarle para explicarle mi plan de Llivia — estuve tres días sin dormir. Comprenderá usted que para mi era un caso de consciencia. Pero acabé preguntándome qué es lo que yo podía hacer en el caso de aceptar. ¿Dirigirme a Eisenhower? No me escuchará.

Esto en 1955 y cuando en 1959 pasé invitado por él una quincena en su casa, asistí a la visita de un diputado catalán que venía en representación de algunos de ellos, a pedirle nuevamente de aceptar la candidatura que ellos presentaban como cosa hecha, para investirle del cargo de Presidente de la Generalidad de Cataluña, Casals le cortó al instante con una negativa: «Yo soy músico», dijo, y pasó enseguida a otra cosa.

Puede haber pesado en dichas negativas el conocimiento que él tiene, como nosotros todos, de las intrigas que encubren la disputa de la jerarquía catalana en exilio. Pero también los periódicos han publicado que los republicanos españoles le habían ofrecido el cargo de Presidente de la República Española, después del fallecimiento de Martinez Barrios, sin que, por lo visto, hayan tenido más suerte. Por el momento no ha querido hacerse cargo de ninguna de estas responsabilidades, quizá porque no lo desea simplemente, sin darse cuenta que las tiene sin quererlo, puesto que el mundo, por ser la personalidad más conocida del exilio, lo confunde con éste. Si Casals toca para Kennedy, somos nosotros los que parecemos tocar para Kennedy, y si el Orfeón ora en «El Pessebre» parece ser que toda la emigración esté orando al unísono. Y esto es lo que Casals no ha visto que es absolutamente inadmisible. Y mucho más lo fuera que el fondo de sus desdenes institucionales fuera una tendencia indefinida para el eventual ejercicio de éstas...

Ferrán CALLICO

UN CUARTO A ESTUDIANTES

(Suite de la page 5.)

ellos tiempos nuevos. A nosotros corresponde el integrarlos, haciendo que se conozcan y frecuenten para que les ligue la solidaridad en el sacrificio y en la victoria.

Los hombres no políticos del movimiento libertario debemos tener a gala de ponernos a su disposición, sin otra pretensión que elevarnos hasta el supremo combate.

Quienes no pedimos ni disputamos a nadie puestos o prebendas, los que sabemos aprovechar las lecciones de Cuba y de Argelia, los que no nos comprometimos nunca con nadie que no fuera español y de digna condición, podemos llegar hasta los estudiantes, como se llega hasta un hermano menor, después de una labor agotadora en la mina o el campo o la fábrica, para tener el placer de contemplar cómo progresa en la escuela el jovencito que nos hubiera gustado ser.

Con ello no pretendemos para mañana reconocimientos ni obligaciones especiales.

Nosotros tenemos ya nuestro puesto de trabajo y en él, la misión sagrada de velar porque la revolución sea llevada inexorablemente hacia adelante. Desde la base hasta la cúspide nacional, la planificación racional del trabajo a estilo libertario español será nuestra preocupación constante, así como la defensa de los principios que lo permiten en todos los órdenes.

Una solución de continuidad evolutiva dentro de la libertad que reclama la preparación se las futuras generaciones españolas, nos encontrará en la acción y no sólo en los textos cotidianamente. Pero ¡ay de aquellos que pretendan escamotear la revolución real del pueblo por un autoritarismo impropio! Con ellos no habrá colaboración ni tolerancia social.

En cambio, los que siembran amor, conocimiento y paz, serán nuestros hermanos. Con ellos demostramos al mundo que se puede hacer una revolución antimarxista. Esa que el mundo espera, sin creer en ella, como ejemplo que oponer a la caduca sociedad capitalista clásica, así como a los dictadores de carnaval. De ese carnaval que tiene a los hombres desquiciados por tanta falsa premisa.

Medios coercitivos nuevos y humanos, serán bastante para defender lo que todos queremos. ¡Ni cárceles ni pelotones! Esa será nuestra consigna frente al enemigo una vez vencido.

Que una revolución que quiera marchar hacia la libertad, debe reducir los motivos de odio y asegurarse una fuerza moral que le permita una defensa cerrada, si el caso se presenta. El principio es de utilidad y de bondad. Y, ¿quién mejor para poseerlo que los jóvenes?

Y, ¿quién mejor para comprenderlo, que los estudiantes?

Y, ¿quién mejor para guiar su realización que los hombres de experiencia que ya le vimos las orejas al lobo?

Esa es nuestra visión actual del problema de España.

R. S.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN ORLEANS

Para el DOMINGO 28 de OCTUBRE, a las 9 y media de la mañana, en la Sala Loigny, con la colaboración de las fuerzas liberales francesas de Orléans.

Un compañero de la U.G.T., no designado todavía.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.

Por la tarde habrá programa teatral en el mismo local.

La Alianza C.N.T.-U.G.T. invita a todos los españoles de los departamentos limitrofes.

Próximamente daremos detalles más concretos.

MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN MONTPELLIER

Organizado por el Comité Local de Alianza Sindical y patrocinado por C.G.T.-F.O., se celebrará en Montpellier el día 28 de octubre, en la Sala del Pabellón Popular, un gran mitin en el que intervendrán los siguientes oradores:

VEILLON, por C.G.T.-F.O.

Manuel MUIÑO, por la U.G.T.

Roque SANTAMARIA, por la C.N.T.

El acto dará comienzo a las nueve de la mañana.

Los compañeros y simpatizantes de Montpellier y localidades limitrofes quedan cordialmente invitados a asistir al acto.

FEDERACION LOCAL DE GRENADE

Esta F. L. invita a todos sus adherentes a la reunión que tendrá lugar en Castelnau-d'Estrètefonds, el día 21, a las 2 de la tarde, en el sitio de costumbre.

Por el carácter informativo y asuntos a tratar en dicha reunión, es de máximo interés que los compañeros retengan la fecha para, si es posible, hacer acto de presencia.

Por la F. L.: El Secretario.

SECCION S.I.A. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 21, a las 9 y media de la mañana, en el Bar Cassagnes, plaza del mismo nombre.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de los afiliados a nuestra Sección.

LA ALIANZA SINDICAL EN CHAUMONT

Con fecha 13 de marzo 1962, celebramos una reunión de conjunto con los compañeros de la U.G.T. para tratar, después de una entrevista preliminar anterior a ésta, de lograr la creación de la Comisión local de Alianza Sindical de la Haute-Marne.

Después de una breve discusión, animada de una fraternal afinidad para poner en común todos nuestros mayores esfuerzos hasta lograr al fin liberar a España del fascismo, quedó constituída la Comisión Local.

Presidente: José Millán (U.G.T.).

Secretario y tesorero: Juan Sánchez (C.N.T.).

Vocales: G. Ariño (C.N.T. y P. Mora (U.G.T.).

Para su relación, los compañeros del departamento que lo deseen deberán dirigirse a José Millán a Condes par Chaumont (Haute-Marne).

S.I.A. SECCION DE CHAUFFAILLES (Sône-Loire)

Con motivo de la catástrofe que se abatió sobre la Cataluña española, la noche del 25 al 26 de septiembre último, esta Sección ha abierto una suscripción con la finalidad de ayudar moral y materialmente a los miles de trabajadores que han quedado sumergidos en la más dolorosa miseria. Españoles y simpatizantes, cual sea vuestra clase social o política, contribuid a esta obra de solidaridad altamente humana. No olvideis que la mayoría de las víctimas son obreros como nosotros, con la diferencia que ellos sufren, a más del cataclismo, el duro régimen que desde 1939, ha hecho de España un país de miseria y dolor. Si el franquismo asesina a los más puros antifascistas, nosotros, los exilados españoles, demostremos, una vez más, que no olvidamos jamás al pueblo trabajador.

La suma recogida será enviada al Comité Nacional de S.I.A. para que este la transmita a la Cruz Roja Internacional.

Los donativos pueden ser enviados, o entregados a la dirección siguiente: M. Abad, 3, allée Van de Walle - Chauffailles (Saone-et-Loire).

Por la Sección de S.I.A. de Chauffailles (S.-et-L.),
El Presidente,
GALLART F.
El Secretario,
ABAD M.

S. I. A.

CALENDARIO PARA 1963

El día primero de noviembre se pondrá a la venta este Calendario que tantos éxitos viene obteniendo año tras año.

Constará de siete hojas con otras tantas tricomías debidas a la pluma delicada de la joven dibujante Diana Tudela.

La primera de estas tricomías constituirá la portada y las seis restantes el calendario propiamente dicho, con textos alusivos al dorso que se relacionarán con el significado de los dibujos. En cada uno de ellos, Diana Tudela ha evocado obras célebres de la literatura universal.

Tenemos la seguridad de que, por su originalidad y elevado valor artístico, este Calendario 1963 complacerá por completo a cuantos lo adquieran.

Apesar de lo que representa económicamente el esfuerzo realizado, su precio será el mismo. Esto es: 2,50 NF, con el acostumbrado descuento de 10 % para todo pedido superior a 10 ejemplares.

Pueden desde ahora empezar a solicitarlo los compañeros, Amigos y Secciones Locales de S.I.A. señalando el número de ejemplares en cada idioma, español o francés.

Pedidos: Consejo Nacional de S.I.A.. 85, rue de la Concorde, Toulouse.

Giros : Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P. N° 1230-50, Toulouse.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de Antonio Romero González, natural de la aldea Alpatras, enclavada en el término de Almonaster la Real (Huelva). Desde España, preguntan por él su esposa Felisa y sus hijos Virginia y Manuel.

Dad noticias, quien pueda, a José Márquez, 8, place des Carmes, Famiers (Ariège).

*

Se desea saber el paradero de Manuel Arenas Jiménez, de Alcahuete (Jaén), que vino a Francia al terminar la guerra. Pregunta por él su hijo venido de España. Dar noticias a la F. L. de Paris, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X°).

EN VALENCE

Jornada de Alianza Sindical

En el Teatro Municipal tuvo lugar el 20 de septiembre, por la mañana, un mitin de la Alianza Sindical de España, organizado por los Comités Drome-Ardèche.

El acto fué presidido por la Comisión Interdepartamental de la C.G.T. Force-Ouvrière y abierto por su Secretario general, compañero Manoury.

A instancias de éste, la Asamblea — en pie — guardó un minuto de silencio a la memoria de las víctimas de la región de Barcelona.

Acto seguido, los compañeros José Borraz, por la C.N.T., y Pascual Tomás, por la U.G.T., hicieron uso de la palabra para reafirmar la necesidad de mantener, a todo trance, la Alianza establecida por las organizaciones más auténticas del sindicalismo español, al doble fin de restablecer la libertad en la Península ibérica y de cooperar al levantamiento de la economía destruída, por el fascismo, en España y Portugal.

El numeroso auditorio aprobó, unánime, lo expuesto por ambos compañeros.

*

Para finalizar esta jornada de confraternidad solidaria, tuvo lugar en la misma sala, por la tarde, un buen festival de variedades a cargo del Grupo Artístico de Grenoble «**Aires de España**». Los cuarenta artistas de la «Troupe» fueron calurosamente aplaudidos, todos, por el público, que llenó el teatro.

En resumen: Las dos manifestaciones de Valence, satisficieron a la asistencia.

N. de la R. — He aquí una reseña, en la que se dice lo esencial, que puede ser presentada como modelo de síntesis, brevedad y precisión, tal como requiere la Prensa moderna.

Y, ¡cosa extraordinaria! la ha redactado un «viejo»...en años, lo que no quiere decir nada.

AVISO

Juan Aguilar Frías, trabajando actualmente en la Sociedad Veran Costamagna et Cie, chemin du Travail, Cagnes-sur-Mer (Alpes-Maritimes), desea entrar en relación urgente con su tío, Joaquín Aguilar Carmona, nacido en el pueblo de Fernán Núñez, provincia de Córdoba.

Alianza Sindical española de Grenoble

SOLIDARIDAD CON NUESTROS COMPAÑEROS DE ESPAÑA

Las noticias que nos llegan de España nos informan de la salvaje manera con que reprime el franquismo ese movimiento de protesta de los trabajadores españoles que manifiestan su descontento contra el régimen reclamando unos medios de existencia decentes que les saque de ese estado misérrimo en que se hallan, desde que la dictadura franquista se instaló en nuestro país.

Nos llena de indignación la feroz represión que viene efectuando la policía deteniendo y encarcelando a centenares de trabajadores por su actuación durante las huelgas de abril-mayo, asi como de las más recientes que han tenido lugar en Asturias, durante el mes de agosto último.

Los procesos están a cargo de tribunales militares. ¿Cómo es posible que a estas alturas se le consienta al franquismo tal monstruosidad? ¿Hasta cuando seguirá tolerando el mundo esa tiranía bestial que no admite que los trabajadores puedan aunar sus esfuerzos, de manera colectiva, para obtener mejoras que hoy son inherentes al ritmo social que se ha impuesto en los paises cuya gobernación se rige por principios democráticos? ¿Es esa la liberalización del régimen? ¿Es asi como se ha democratizado el franquismo después de la crisis de esta primavera, provocada por las huelgas de abril-mayo?

Al dirigir nuestro saludo fraterno a todos los trabajadores de España que sufren bajo la férula de la dictadura franquista, lo hacemos muy especialmente a nuestros compañeros de Asturias, que tan valerosamente se oponen a ese régimen de opresión que padece España, desafiando a los esbirros encargados de las persecusiones y torturas, de la deportación y de la cárcel, de los despidos y de la miseria de tanta pobre gente.

Por ello, por tanta crueldad como sufren, al manifestar a nuestros hermanos de España, nuestro sincero apoyo moral, lo hacemos con emoción, inclinándonos ante tanto sufrimiento como padece la clase obrera de nuestro país, cuyo estoicismo es digno de páginas especiales en la historia de las luchas del proletariado universal.

No es de ahora que nosotros, desde el exilio, nos identificamos con nuestros hermanos de España. Siempre hemos seguido muy de cerca la evolución de la lucha que vienen sosteniendo contra la dictadura pero, hoy, al ver el despertar prometedor de la joven generación que empuja vigorosamente, arrastrando los peligros a que está expuesta continuamente, nos sentimos orgullosos de que nuestra tenacidad y aliento hayan surtido los efectos anhelados pues que, ese despertar de la juventud trabajadora de nuestro país, acusa un estado de conciencia nuevo, un estado de conciencia de clase que muy pronto habrá logrado desahuciar del Poder a esos usurpadores envilecidos, cuyas máximas de gobierno son la exportación de obreros al extranjero y aumentar la plantilla de las fuerzas de represión para ahogar en lágrimas y en sangre el clamor del pueblo trabajador.

Confiamos en que vuestro esfuerzo, unido al nuestro, terminará por el restablecimiento de las libertades en España.

El Comité de enlace de Alianza Sindical de Grenoble

NECROLOGICAS

MARIA SALVADOR

En Lascobas (Castellón de la Plana), en el año 1909, nació una niña, María Salvador, y como tantos hijos del pueblo trabajador ibero, desde muy temprana edad tuvo que poner sus énergias al servicio de quiénes pagaban, y siguen pagando, con un mendrugo y el látigo.

Cual si los sucesos trágicos del año de su nacimiento marcaran su senda, trabajando en la fábrica Martini-Rossi de Barcelona, conoció a José Castro, fugado de Albalate cuando el levantamiento de Aragón en el año 1933, compartiendo con el revolucionario lo que el futuro les guardaba.

María, como todas las buenas compañeras, no desmayó en los momentos dificiles; ni en España ni en el exilio perdió el amor de madre y compañera: dos hijas supo defender mientras el compañero estaba en el combate, y reunirlas con éste en el exilio. Cuya trágica realidad, cuando habían logrado un relativo bienestar en un hogar ganado con el sudor de su frente, la implacable enfermedad, cuyo nombre da escalofrios, le segó la existencia.

Si cuando en el declive pudo atestiguar el aprecio de los compañeros y conocidos, sin diferencia de ideas y nacionalidad, el acompañamiento civilmente a su última morada, el día 5 de mayo, de flores quedó vestida, fué el homenaje a su conducta, a la conducta de esta familia que ha sentido y sabido ser sociable.

Las distintas FF.LL. de la Dordogne que estaban representadas, en particular la de Perigueux, a la cual pertenecía, con fraterna sinceridad sienten el dolor del compañero Castro, sus dos hijas y demás familiares por la irreparable pérdida.

F.L. de Perigueux.

SANTIAGO NAVARRO

Después de una larga enfermedad, el primero de agosto, a los 71 años de edad, dejó de existir nuestro campañero Navarro.

En España perteneció al Sindicato de Balsareny, Alto Llobregat y Cardonet; en el 1934, trabajaba en Sallent, y cuando tuvimos la famosa huelga en Sallent, estuvo en el puesto que le correspondía.

En 1936, salió a las carreteras de escopetero.

Pasó a Francia en el 1939.

Vino a Champclauson, y enseguida ingresó en la F. L. de dicha localidad, haciendo cumplido siempre con la Organización, moral y materialmente.

Compañero Santiago Navarro: que la tierra te sea leve; siempre estarás con nosotros.

Para toda la familia, el más sincero pésame.

La F. L. de Chamclauson.

SERAPIO GALLINAD

En una casa de campo perteneciente al pueblo de Saint-Emilion (Gironde), falleció el 15 de mayo el que en vida fué el compañero Serapio Gallinad Pueyo, natural de Cntiñena (Huesca).

Sorprendente y brusca fué la fatal noticia, puesto que nadie la esperábamos por saber que gozaba de buena salud; tal era así que por la mañana trabajó la media jornada y a las cuatro de la tarde ya había dejado de existir.

Al entierro, que fué civil, como lo fueron el de sus padres, hermana y cuñado y que todos ellos descansan en esta tierra que nos dió asilo, acudimos todos los compañeros y amigos que de un modo o de otro nos enteramos de la fatal noticia.

Vaya nuestro más sentido pésame a su esposa, hijos y demás familiares, y a tí, compañero Serapio, los que compartimos contigo todas las ilusiones y desilusiones de nuestra lucha y las visicitudes de la evacuación y del exilio después, aunque ya no lo oigas, te decimos: Descansa en paz y que la tierra te sea leve.

J. C.

PARA NUESTROS LECTORES

Una errata de imprenta nos ha hecho numerar el N° de «ESPOIR» correspondiente al día 14 de octubre como número 45, cuando es el número 41.

Que aquellos que coleccionan el periódico lo tengan en cuenta para el orden de numeración.

A PROPOS DE LA REPRESSION

(Suite.)

Qui sait seulement si cette Idée survivra aux épreuves que comporte toute période de croissance ?

Mieux vaut l'ignorer. Sévir serait une maldadresse, car ce serait attirer l'attention sur l'Idée naissante, lui faire une réclame inespérée et — qui sait ? — en lui donnant une importance qu'elle n'a pas encore, la doter d'une force qui lui fait défaut.

Et puis, il sera toujours temps, s'il le faut, de la combattre et de l'étouffer.

Or, voici que cette Idée se propage; elle groupe autour d'elle des intelligences, des énergies et des dévouements. Ses partisans s'agitent, mais un peu au hasard, inorganisés et sans plan concerté.

La menace grandit; mais elle reste encore trop imprécise et trop lointaine pour qu'elle soit, de la part des maîtres de l'heure qui ont à faire face à des adversaires plus pressants et mieux préparés, l'objet d'une persécution systématique et d'une répression caractérisée.

Toutefois, cette menace n'est pas à dédaigner tout à fait; les gouvernants s'en inquiètent. ils en surveillent les manifestations et, de temps en temps, la glaive de la loi s'abat sur les propagandistes qu'ils jugent trop impatients ou trop audacieux.

Mais voici que, bien loin d'être affaiblie par les coups qui lui sont portés, l'idée gagne en profondeur et en étendue. Elle se précise en formules définitives et en mots d'ordre concrets. Elle a ses théoriciens, ses écrivains, ses orateurs. Elle possède son organisation, ses journaux, ses tribunes, ses revues, ses brochures, ses livres, ses œuvres. Les mêmes tâches suscitent l'ardeur enthousiaste de centaines de propagandistes de toutes langues et de toutes nationalités. Mêmes aspirations, même but, mêmes méthodes d'action, même idéal rassemblent peu à peu, en un faisceau de plus en plus robuste et compact, des milliers, des dizaines de milliers de militants prêts à tout, même au sacrifice de leur vie, pour le triomphe de l'Idée qui leur est chère et commune.

Alors, les dirigeants n'hésitent plus. L'heure de l'implacable répression a sonné. Il faut étouffer à tout prix la moisson de révolte qui lève. C'est pour eux, une question de vie ou de mort. Tout leur est prétexte à justifier — apparemment du moins — la plus sauvage persécution.

Par Sébastien FAURE

Discuter ? Opposer argument à argument, doctrine à doctrine ? Non, non ! Le feu est à la maison; l'incendie se propage; l'embrasement général est imminent. Il faut, toutes autres préoccupations cessantes et toute autre besogne étant reléguée au second plan, il faut, sur l'heure, perquisitionner, arrêter, condamner, châtier les rebelles, les destructeurs de l'ordre établi, les générateurs de révolte, les fomentateurs d'insurrection.

Plus le régime se sent menacé, plus l'opposition est forte, mieux elle est organisée, plus redoutable est la bataille qu'elle engage, et plus le régime apporte à se défendre de rigueur et de violence.

On peut interroger l'Histoire et on constatera que, depuis les temps les plus reculés, c'est ainsi, pas autrement, que les choses se sont passées.

Ici, la leçon des faits se confond avec l'enseignement de la logique élémentaire, pour établir, lumineusement et sans réfutation possible, que ce n'est pas lorsqu'un gouvernement est fort et l'opposition faible que la répression sévit, mais au contraire, quand l'opposition est forte et le gouvernement faible.

De ce qui précède je conclus à l'erreur de cette théorie courante qui mesure la stabilité et la force d'un état social au degré de répression dont il accable ses contempteurs.

c) LES EFFETS DE LA REPRESSION

Dans la pensée des gouvernants, la répression doit avoir pour conséquence d'intimider, de disperser, de décourager et, finalement, de terrasser leurs adversaires.

En fait, la répression aboutit à des résultats contraires.

Rien ne peut être comparé, comme stimulant, à la persécution : c'est le coup de fouet qui, cinglant brusquement le pur sang, précipite sa course et le rend indomptable.

En arrachant le militant à la vie libre, en le séparant de ceux qu'il affectionne, en l'éloignant des milieux qui lui sont familiers, la prison et l'exil avivent la haine que lui inspirait déjà l'iniquité sociale. Ils creusent en abîme le fossé déjà large et profond qui le séparait du Régime oppresseur.

Un libéralisme tolérant l'eût, peut-être, à la longue, réconcilié avec celui-ci; la répression, de caractère fatalement brutal, en fait définitivement un ennemi mortel.

Par les brimades, les tracasseries et les violences exercées contre le subversif, l'Autorité croit le mâter. Erreur : malmené, traqué, frappé, privé de travail, celui-ci s'indigne, proteste, se rebiffe, s'exaspère et contre la répression qui se généralise et furieuse, aveugle, s'abat sur tous les hommes qui luttent côte à côte, c'est toute une armée de militants étroitement unis et solidaires, une armée de désormais irréductibles qui fait au Régime exécré une guerre sans merci.

La persécution se flatte de disperser les rebelles; elle les rapproche. Elle espère les décourager; elle exalte leur énergie et décuple leur vaillance. Elle croit les terrasser; elle inscrit, au fond de leurs cœurs, en lettres de feu, la farouche résolution qui pousse aux prodiges d'audace et d'intrépidité : « Vaincre ou mourir ! »

★

d) LA REPRESSION NE BRISE PAS LA REVOLTE

L'Histoire le proclame : la persécution a pu entraver, parfois même paralyser momentanément la poussée d'un mouvement social ample et vigoureux; elle a pu en retarder le triomphe; jamais elle n'est parvenue à l'anéantir, à en avoir définitivement raison.

L'Histoire de l'humanité abonde en exemples de nature à illustrer cette thèse. Je n'en citerai que trois; mais ils sont typiques et suffiront.

Le triomphe du Christianisme est le premier de ces exemples. Durant près de trois siècles, les disciples du Christ furent en butte aux plus atroces persécutions. Mis au ban de la société, pourchassés et traités comme les pires malfaiteurs, torturés comme les plus infâmes criminels, c'est par centaines de milliers qu'ils furent publiquement suppliciés et assassinés

La sauvage persécution, par laquelle le monde paien espérait étouffer à jamais le Christianisme naissant a indubitablement retardé le triomphe de celui-ci; mais, par contre, elle lui a assuré, dès son avènement, une influence morale, un prestige et une puissance matérielle que le Christianisme eût mis des siècles à conquérir et qu'il n'eût, probablement, jamais acquis sans la fascination exercée

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR CNT AIT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

Les Livres

«Vers une civilisation du loisir»

par Joffre DUMAZEDIER (1)

Le sociologue Joffre Dumazedier nous livre ici une étude sur ce problème capital du monde moderne : le problème du loisir.

Au XIXe siècle, le loisir, phénomène de classe, représentait le temps qui venait après le travail. C'est dire assez s'il pouvait encore être en relation avec des tâches plus ou moins pénibles.

A l'heure actuelle, il englobe une série d'occupations auxquelles l'individu s'adonne de son plein gré ; activités totalement étrangères aux obligations professionnelles, familiales et sociales.

L'auteur insiste sur le fait que le travail à la chaîne, pratiqué dans l'industrie, a donné naissance à un « homo faber » nouvel artisan qui bricole pour compenser l'effet néfaste des tâches parcellaires qui lui sont imposées.

Le loisir est étroitement lié aussi aux aspects culturels de la civilisation, ainsi qu'à sa socialisation ; les groupements culturels et autres se développent dans une civilisation d'un tel type.

L'auteur montre combien il est important d'étudier le loisir en soi pour comprendre la fuite de l'individu devant certaines de ses obligations sociales. En effet, on explique mal l'absentéisme aux réunions syndicales ou politiques, si on ne met en regard les activités gratuites de délassement auxquelles se livre l'individu, le soir, le samedi et le dimanche.

Le loisir est le produit d'une civilisation industrielle : il représente la victoire de ces syndicats ouvriers qui, dans la seconde moité du XIXe siècle, ont eu la sagesse de revendiquer, non seulement une augmentation des salaires, mais la diminution des heures de travail sans laquelle il n'est pas de vraie liberté pour l'homme.

L'auteur nous montre encore que le loisir est capital, en ce sens qu'il est la matérialisation de cette aspiration au bonheur qui est permise à la masse, toujours depuis la fin du XIXe siècle. Développer le loisir des masses, ce serait dans le même temps l'amener à un degré de culture tel qu'il lui permette de résister à la propagande toute-puissante ; ce serait une manière de consolider la démocratie.

Le livre de Joffre Dumazedier touchera tout spécialement les sociologues et les éducateurs, mais il ne peut pas laisser indifférents tous « les hommes de bonne volonté ». En fait, il met aussi en question le problème de l'humanisme moderne.

C'est une étude menée avec beaucoup de perspicacité et de rigueur. L'ouvrage est fondé sur les enquêtes de l'équipe que Joffre Dumazedier dirige au Centre national français de la Recherche scientifique, sur des recherches effectuées en Europe, aux Etats-Unis et sur des expériences réalisées par des mouvements français de culture populaire.

NICANDRE.

(1) Ed. du Seuil. Coll. Esprit, « La Condition humaine ».

"VIE D'ANSELMO LORENZO"

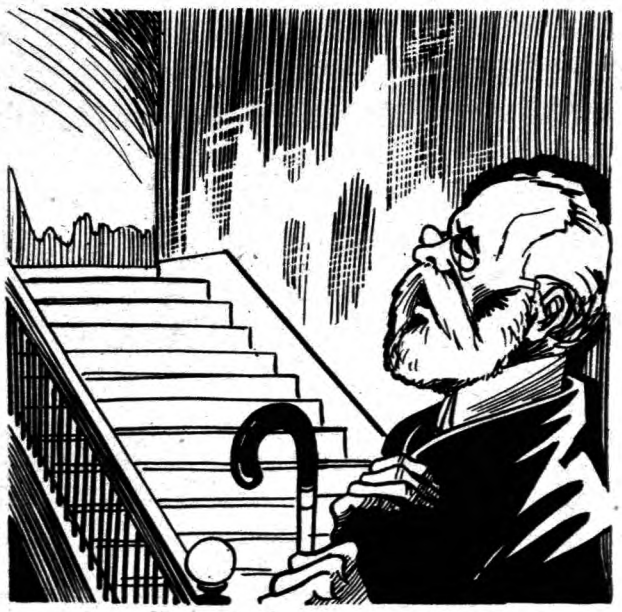
Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale

Organisateur et militant de la C.N.T.

★

Résumé : *Après la semaine sanglante, Lorenzo demeure plusieurs mois malade et déporté à Alcañiz. Il revient à Barcelone, lorsque la répression s'est un peu apaisée. Laurent Portet, l'héritier de Ferrer, le maintient à son poste dans l'Ecole Moderne, et malgré l'état de sa santé, Lorenzo mène de front le travail que représentent les éditions et celui de la C.N.T., qui, en 1910, célèbre son Congrès de constitution.*

★



58. — Malgré la satisfaction morale que Lorenzo trouve dans l'accomplissement heureux du rêve de sa vie, ses dernières années sont tristes. Chaque jour la maladie devient plus douloureuse. Il étouffe. Il habite alors dans la rue Casanovas — où il mourra, comme sa compagne, d'ailleurs — dans un appartement du 4e étage, sans ascenseur. Descendre et monter cet escalier, devient pour Lorenzo un calvaire. A chaque palier, il est forcé de s'asseoir : sa famille même y installe des tabourets. Il sort le moins possible. Chaque jour de nombreux amis lui rendent visite, l'informent de toutes les nouvelles qui ont trait au Mouvement.

59. — Tout cela ne suffit pas pour écarter des pensées du vieillard l'ombre de la mort. Il écrit dans une lettre à Fernando Tarrida, son ami de toujours : « Je me sens chaque jour plus las ; je ne peux pas dormir ; je me lève la nuit et je me mets à lire ou à écrire, si la dypsnée me le permet. Des fois j'arrive au bord de l'asfixie... Et les jours passent ! » Cette lettre est datée du 26 décembre 1910. Durant la journée, les visites des amis lui tiennent compagnie et lui font oublier ses souffrances.

60. — Le foyer est soutenu par ses filles, excellentes couturières. L'aînée, Marina, se marie, mais perd bientôt son époux ; deux enfants, Anselmo et Roberto, lui restent. Les deux cadettes, Mariana et Flora, restent célibataires, absorbées par le travail de chaque jour et par la volonté de se consacrer entièrement au soutien de leurs vieux parents. Les trois sœurs, très unies, élèvent les deux enfants et font vivre les deux vieillards, soignant le père de leur mieux.

(A suivre)